

www.libtool.com.cn



www.libtool.com.cn

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

www.libtool.com.cn

23

Vet. Fr. II A. 1897

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

LES
MALHEURS
DE
L'AMOUR.

PREMIERE PARTIE.

— *Insano nemo in amore sapit. Propert.*



A AMSTERDAM.

M. DCC. XLVII.

www.libtool.com.cn



www.libtool.com.cn

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

www.libtool.com.cn



www.libtool.com.cn

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

www.libtool.com.cn

23

Vet. Fr. II A. 1897

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

6 *Les Malheurs*

l'essence d'une héritière de l'être) elle ne feroit pas nourrie. Cette santé prétendue délicate , étoit cependant très-robuste ; mais ce qu'elle ne demandoit pas , la vanité de mes Parents le demandoit. Il me falloit à toute force , des distinctions : on voulut , que j'eusse par le même principe , outre une femme pour me servir , une gouvernante en titre. Quoique ce ne fût pas l'usage de la Maison , les Religieuses éblouies

de la grosse pension consentirent à tout.

Il n'est guère de lieux où les richesses en imposent plus que dans les Couvents : les Filles qui y sont renfermées, dans le besoin continu où elles sont d'une infinité de petites choses, regardent avec respect celles dont elles espèrent de les recevoir : aussi eus-je bien-tôt une Cour assidue. Loin de s'occuper à me corriger, on me louoit à l'envi. J'étois la plus aimable enfant

qu'on eût jamais vuë! On me donnoit partout la première place & on me remplissoit la tête de mille impertinences. Mon pere & ma mere , charmés de ce qu'on leur disoit de moi , redoublloient leurs présens ; & j'en étois encore mieux gâtée. J'étois parvenuë à ma quatorzième année , que je n'avois encore reçu ni chagrin ni instruction : une petite ayanture qui m'arriva me donna l'un & l'autre.

Ma Gouvernante me fais-

soit manger quelquefois au Refectoire, pour étaller aux yeux de mes Compagnes ma magnificence. Je faisois part à mes complaisantes de ce qu'on me seroit ; les autres n'en taient pas : c'étoit une leçon que ma Gouvernante m'avoit donnée , que je suivois cependant avec peine : il y avoit dans le fond de mon cœur quelque chose qui répugnoit à tout ce qu'on me faisoit faire.

Mademoiselle de Renon-

ville, d'une des premières Maisons de Picardie ; aussi forttement fière de sa Noblesse, qu'on vouloit que je le fusse de mes richesses ; ne s'étoit jamais abaissée à venir chez moi : elle fit plus ce jour-là ; elle s'empara de la place que j'avois coutume d'occuper ; j'allois en prendre une autre, quand ma Gouvernante, offensée de ce manque de respect, s'avisa de vouloir me faire rendre la mienne.

Cette dispute fut longue

& vive. La Renonville exagera les avantages de sa naissance , & n'épargna point les traits les plus piquans sur la mienne. Pendant ce temps-là j'avois les yeux baissés ; je ne fçavois que faire de toute ma personne : je fentois confusément , du dépit , de la colere & de la honte. Ce que j'entendois m'étoit tout nouveau , & me faisoit naître des idées , qui étonnoient mon petit orgueil.

Une Religieuse plus rai-

sonnable que les autres , & véritablement raisonnable , vint me tirer de cette embarrassante situation , & m'emmena dans sa chambre.

Dès que nous y fûmes , je me mis à pleurer de tout mon cœur. Sçavez-vous ce qu'il faut faire , me dit la Religieuse ? Il faut , au lieu de pleurer , être bien-aise de n'avoir point de tort. Hélas ! non , je n'en ai aucun répondis-je , en continuant de pleurer , si

ma Gouvernante ne m'en
avoit empêchée, je me se-
rois mise ailleurs, & je n'au-
rois pas le chagrin que j'ai.
Ce qui me fâche c'est que
les Pensionnaires, qui me
font le plus de caresses,
étoient bien - aises de me
voir mortifiée. Que veut
dire Mademoiselle de Re-
nonville, que je lui dois du
respect ? Pourquoi lui en
devrois-je ? Vous ne lui en
devez point aussi, répondit
la Religieuse, mais elle est
fille de qualité, & vous ne
l'êtes pas.

Ces distinctions étoient toutes nouvelles pour moi, mais par une espèce d'instinct je craignois d'en demander l'explication. Eugenie (c'étoit le nom de la Religieuse) n'attendit pas mes questions : vous avez le cœur bon, me dit-elle, & je vous crois l'esprit assez avancé, pour être capable de ce que j'ai à vous dire. On ne vous a mis jusques-ici que des idées fausses dans la tête, & il faut vous en défaire.

Votre pere a acquis son bien par des voies , &c dans des emplois peu honorables : c'est une tâche qui ne s'efface jamais entièrement. Mais pourquoi , demandai-je , cette Noblesse est-elle tant estimée ? C'est me répondit-elle , que son origine est presque toujours estimable : d'ailleurs il a fallu quelques distinctions parmi les hommes ; celle - là étoit la plus facile.

Ma mere, qui vint me voir, interrompit cette conver-

sation. Ma Gouvernante s'empressa de lui exagerer l'affront que je venois de recevoir. Ma sortie fut résolue sur le champ, je n'en fus pas fâchée. J'éprouvois avec mes Compagnes, à peu-près la même honte, que si elles m'avoient vue toute nuë. Je regretois pourtant Eugenie: elle m'avoit dit, à la vérité, des choses fâcheuses, mais elle ne m'avoit pas méprisée; une lueur de raison, qui commençoit à m'éclairer, me

me faisoit sentir que j'avois
besoin de ses instructions.

J'allai la trouver dans sa
cellule : je l'embrassai de
tout mon cœur, & à plu-
sieurs reprises. Ce que vous
faites, me dit-elle, ma chère
enfant, prouve votre heu-
reux naturel : il seroit bien
triste, que vous ne fussiez
pas raisonnable ; vous êtes
faite pour l'être ; mais les
exemples, que vous allez
avoir devant les yeux, vont
vous séduire ; vous êtes en-
core bien jeune, pour y

I. Partie.

B

résister. Je vous aime, je veux que vous m'aimiez aussi. ~~Venez me voir~~ souvent, je vous donnerai mes avis; & si vous avez confiance en moi, je vous ferai éviter des ridicules, & peut-être des malheurs réels.

Je l'embrassai une seconde fois : nous pleurâmes toutes deux en nous quittant; & cette conversation fut le commencement d'une liaison à laquelle je dois le peu que je vaux. Eugenie

m'a éclairée sur la plupart des choses : elle me les a fait voir telles qu'elles sont : & si elle ne m'a pas empêché de faire de grandes fautes, elle me les a du moins fait sentir.

Dès que je fus rentrée dans la maison paternelle, on songea à me donner des Maîtres, que je n'avois pu avoir dans le Couvent ; les plus chers furent préférés. On se persuade, quand on est riche, que les talents s'achettent, comme une

étoffe. Heureusement la na-
ture avoit mis ordre, que
la dépense ne fut pas per-
due avec moi. J'étois née
avec les plus heureuses dis-
positions. Je fus bientôt la
meilleure Ecoliere de mes
Maîtres. J'avois, outre cela,
une figure charmante : il y
a si long-tems que j'étois
belle ; qu'il n'y a plus de
vanité à dire, que je l'étois
en perfection.

Etre belle, être excessi-
vement riche, c'étoit plus
qu'il n'en falloit pour atti-

ter des prétendans ; aussi vinrent-ils en foule : heureusement mon pere s'étoit mis dans la tête de me marier qu'à dix-huit ans.

Ma mere seule eût été bien capable d'attirer du monde chez elle : si elle n'étoit pas aussi régulièrement belle que moi , elle ne laissoit pas de l'être beaucoup : & si elle n'eût voulu être que ce qu'elle étoit ; elle eut été ; tout-à-fait aimable : mais elle vouloit

être une femme de condition ; elle en prenoit autant ~~qu'elle pouvoit~~, les airs & les manières : ce n'est pas tout, elle vouloit avoir plus d'esprit que la nature ne lui en avoit donné. Il y a de certaines expressions, que les gens du grand monde mettent de temps en temps à la mode, qui signifient tout ce qu'on veut, qui ont été plaisantes la première fois qu'on en a fait usage, mais qui deviennent précieuses ou ridicules,

quand on s'avise de les trop répéter.

Ma mère tomboit à tout moment dans cet inconvenient : les façons communes de parler n'étoient point de son goût : les élégantes ne lui étoient pas familières, elle s'y méprisoit presque toujours ; je ne sçais si c'étoit pour se donner le tems de les trouver, ou si elle y entendoit finesse, mais elle traînoit toutes ses paroles.

Que la façon libre dont

je parle de ma merte, ne préviennne point contre moi: ~~www.djedj.com~~ je n'ai jamais manqué à ce que je lui devois: je l'ai aimée tendrement, & j'étois quelquefois au desespoir du soin, qu'elle prenoit de gâter tout ce qu'elle avoit de bon & d'aimable: je m'imaginois, que mon exemple la corrigéroit: j'avais pour cela une attention continue à éviter tout ce qui avoit la plus légère apparence d'affection.

Du

Du caractère dont je viens de la dépeindre, on juge bien qu'elle ne vouloit vivre qu'avec les personnes de qualité : les noms, les titres faisoient tout auprès d'elle : avec quel soin, avec quelle dépense alloit-elle se chercher parmi ces gens-là, des ridicules & des dégouts ! N'importe, tout étoit supporté pour avoir le plaisir de se montrer aux spectacles avec une Duchesse, & pour dire à quelques complaisans du second or-

dre, la Duchesse une telle ;
le Duc un tel viennent sou-
per chez moi.

Ces jours si agréables
n'étoient cependant pas
sans embarras : il falloit
écartier de la maison ces
mêmes complaisans, à qui
mon pere avoit donné le
droit de venir familiére-
ment, & dont ma mere au-
roit eu honte. Quelques pe-
tits parens étoient dans le
même cas, & augmentoient
les embarras, car on ne
vouloit point absolument

les montrer, & ils n'étoient nullement disposés à se cacher.

www.libtool.com.cn

Je me rappelle encore avec une sorte de honte ce qui se passoit, les jours où les grandes compagnies devoient venir. Tout étoit dès le matin en l'air dans la maison. Les instructions que ma mere distribuoit, commençoient par mon pere : on ne pouvoit le renvoyer comme les autres ; il falloit du moins tâcher de lui donner les ma-

C ij

nières convenables. C'étoit comme je l'ai dit, un bon homme qui auroit eu naturellement le sens droit, si sa sérume lui en avoit laissé le paupier : mais à force de lui vanter l'excellence de vivre dans ce qu'elle appelloit la bonne compagnie, il s'en étoit coëffé presque autant qu'el- le. On lui avoit surtout recommandé des amis aisés ; il est difficile de ne pas confondre une liberté ho- nête, avec la familiarité ;

L'usage du monde apprend
seul ces différences délica-
tes ; aussi mon père & ma
mère s'y méprenoient-ils
toujours.

Jamais de tièdes ; jamais
de Monsieur, même en leur
parlant : ils n'ent veillent
pas avec moins d'empres-
sement dans la maison ; la
liberté d'y amener qui on
veut loie, & plus encore
peut-être le plaisir de se
moquer de nous ; ne lais-
sons pas sentir à ces
grands Seigneurs, & à ces

grandes Dames, qu'il y
avoit autant d'indécence à
eux d'y venir, qu'à nous
de sotise de les recevoir.

— Ma mere ne pouvoit se
dispenser d'être coquête :
l'état de jolie femme & de
femme du grand monde
l'exige : la difficulté étoit
d'avoir des amans de bon
air. Un homme qui eût été
de la Cour, lui eût fait
tourner la tête ; mais ces
Messieurs ont aussi leurs
maximes. Ce seroit du der-
nier ridicule d'accorder

des soins suivis à une Bourgeoise, & de s'y attacher
férieusement.

Ma présence ne nuisoit à rien. L'usage qui ne permettoit pas à une mere d'avoir des prétentions, quand sa fille paroissoit dans le monde, étoit changé dès ce tems-là ; chacune avoit ses adorateurs : il arrivoit même assez souvent que l'on commençoit par la mere, surtout lorsqu'il étoit question de mariage.

Entre les familiers de la

C iiiij

maison, le Chevalier de Dammartin étoit le plus autorisé, c'est lui qui donneoit le ton. La malignité, plus encore la vanité, le rendoient caustique & médisant : il méprisoit tout le monde, pour s'estimer plus à son aise. A force de parler contre la noblesse des autres, on s'étoit persuadé l'excellence de la sienne : la même voie lui avoit acquis la réputation de vertu & de probité. Il s'étoit établi Juge. Il décidoit sou-

verainement en tout genre, mais il ne patloit pas tous les jours. Il étoit établi qu'il avoit de l'humeur; on la respectoit: je crois en vérité qu'on lui en fairoit un mérite. Mon pere étoit le feul, pour qui il n'en eût point, il lui sourioit même quelquefois; il est vrai que cette faveur précédloit toujours quelques emprunts, qu'on ne rendoit jamais.

Les autres hommes qui nous faisoient l'honneur de

venir se mocquer de nous, étoient la plêpart des Petits-Mâtres : ~~être libidinose~~ beaucoup de suffisance ; un babil intarissable : une très - grande ignorance ; un souverain mépris pour les mœurs : nuls principes, vicieux par air, & débauchés paroisiveté : voilà ce qu'ils étoient tous.

Je passai près d'une année après ma sortie du Couvent sans être admise dans les grandes compagnies : on voulut auparavant me

laisser acquérir la bonne
grace du Maître à danser,
m'instruire de ce qu'on ap-
pelle le sçavoir vivre, la
politesse, & surtout me don-
ner le bon ton.

Si je voulois me laisser
aller aux réflexions, cette
matière m'en fourniroit
beaucoup, mais elles se-
roient également inutiles à
ceux qui sont capables d'en
faire, & à ceux qui n'en
font jamais.

Je regagnois mon ap-
partement aussi-tôt qu'on

avoit dîné : j'y passois peut-être les plus doux moments que j'aie ^{www.litterature.org.cn} passés de ma vie. Dès que mes Maîtres m'avoient quittée, je lissois des Romans que je dévorois. Un fond de tendresse & de sensibilité que la nature a mis dans mon cœur, me donnoit alors des plaisirs sans mélange. Je m'intéressois à mes héros : leur malheur & leur bonheur étoient les miens. Si cette lecture me préparoit à aimer, il faut convenir aussi

qu'elle me donnoit du goât
pour la vertu : je lui dois
encore de m'avoir éclairée
sur mes amans.

Le Marquis du Fresnoy
qui s'attacha à moi dès que
je parus dans le monde,
fut le premier qui donna
lieu à mes remarques : je
lui plaisois plus qu'il ne
vouloit qu'on le crut ;
aussi n'avoit-il garde d'em-
ployer les petits soins &
les complaisances ; il ca-
choit au contraire, autant
qu'il lui étoit possible, l'at-

tention qu'il avoit à me suivre & à me regarder.

Je crois qu'il eût voulu me le cacher à moi-même ; du moins s'il eût osé , il m'en eût demandé le secret. Rien n'étoit plus plaisant que les peines qu'il prenoit , pour donner à ses galanteries un air cavalier ; c'étoit comme s'il m'eût dit , je vous conseille de m'aimer : mais le ton devenoit différent , quand le hazard lui fournissoit l'occasion de me parler en par-

ticulier. L'amour qui n'avoit rien alors à démêler avec la vanité, ~~se monstroit ton-~~ tendre & devenoit timide.

Toute jeune que j'étois, le contraste de cette conduite me paroissoit parfaitement ridicule & me donnoit pour Mr. du Fresnoy des sentimens très-différens de ceux qu'il vouloit m'inspirer. Il ne fut pas long-tems sans avoir des rivaux : ma beauté & la qualité de grande héritiere lui en donnaient de deux espéces :

ceux qui vouloient m'épou-
fer & ceux qui croioient
leur honneur intéressé à at-
taquer toutes les jolies fem-
mes : je ne fçai auquel de
ces deux motifs je dûs l'a-
mour du Marquis de Cre-
van, il étoit assez aimable,
sans être cependant exempt
des airs & des défauts des
gens de son âge.

J'allois tout conter à mon
Eugénie : elle rîoit de mes
dégouts & de mes surprises.
Gardez-vous comme vous
êtes, me disoit-elle, le plus
long-

long-tems que vous pourrez. Votre pere vous aime ; profitez de cette tendresse pour chercher des matres qui vous rendent heureuse : Votre raison & votre coeur ne parlent encore pour personne ; je vous dis bien que le coeur se fait toujours. Mais je crains qu'il ne se mette un jour de vos affaires plus qu'il ne faudroit. Vous avez en fond de sensibilités qui manquent pour le repos de votre vie. Vous êtes perdues, mon enfant,

I. Partie.

D

si vous trouvez quelqu'un
qui s'cache aimer, & vous
persuader qu'il vous aime.

Hélas ! je touche au mo-
ment, où cette prédiction
devoit s'accomplir. Ma me-
re, avide de tous les lieux
où l'on pouvoit se montrer,
retint une loge pour la pre-
miere représentation d'u-
ne Piéce. Nous devions y
aller avec une Duchesse,
qui nous avoit pris pour pis-
aller, & qui trouva une com-
pagnie plus convenable.

Nous voilà donc ma me-

re & moi , seules dans le premier balcon. Le Théâtre étoit plein de tout ce qu'il y avoit de Gens de Condition à la Cour , & à la Ville. Ma mere pour jouir de la gloire de connoître la plûpart d'entre eux , ne cessoit de faire des réverences. Pour moi , uniquement occupée du plaisir d'entendre la Piéce & du soin de cacher les larmes qu'elle me faisoit répandre , je ne voyois personne ; mais l'impatience

d'entendre le bruit que faisait le Marquis du Fresnoy attira mes regards sur lui : il disputoit sur le mérite de la Pièce avec un homme que je ne connoissois point, ou plutôt il lui reprochois de l'écouter ; car ces Messieurs condamnent ou approuvent, sans savoir le plus souvent de quoi il est question. Comme il vit que je le regardois, qu'il entendoit qu'on se reconnoist auteur de lui sur ma beauté, il crut qu'il pourroit,

laisse faire tout, venir un moment dans notre loge.

Je m'apprends, que ce lui avec qui il avoit parlé, lui demanda avec empêflement, lorsqu'il eut repris sa place, qui nous étions. C'est la fille & la femme d'un homme d'affaire, répondit-il : la fille est jolie, comme vous voyez ; de plus ils ont un bon Cuifinier ; voilà ce qui m'a fait faire connoissance avec eux. Vous n'êtes donc point amoureux, dit celui à qui il

parloit ? Mais comme cela ; répondit Monsieur du Fresnoi , si vous n'avez rien de mieux à faire , je vous y mènerai souper ce soir ; vous me ferez même plaisir : je vais engager encore deux ou trois hommes de mes amis ; car il n'est pas mal d'être les plus forts dans cette maison.

Quelque répugnance que le Comte de Barbasan (c'est le nom de celui à qui il parloit) eût d'être présenté par quelqu'un , dont il con-

noissoit tous les ridicules ,
le desir de me voir l'em-
porta , & la partie fut ac-
ceptée. Ils vinrent tous
deux , après la Piéce ,
à la porte de notre loge.
La présentation de Mon-
sieur de Barbafan fut faite
légerement : ils nous mirent
dans notre carrosse , mon-
terent dans le leur , & furent
aussi-tôt que nous au logis ,
où il y avoit déjà du mon-
de.

Quelle différence , de Bar-
bafan , à tout ce que j'a-

vois vu jusqu'au - là ! J'avois
parlé point des grâces de
sa figure ; je me flattte que
si elles avoient été feules,
elles n'avoient pas fait
d'impression sur moi ; mais,
son esprit , son caractère ,
voilà ce qui me toucha ;
j'eus le tems de prendre
bonne opinion de l'un &
de l'autre , dès ce premier
jour.

La conversation roula
d'abord sur la Piéce : nos
Petits-Maîtres la déclara-
rent désestable ; je l'airai assuré
Barbasan

Barbasan , dit le Marquis du Fresnoi. Ajoutez , repliqua Barbasan , que vous me l'avez dit dès le premier acte : pour moi je ne suis point si pressé de juger ; je vais à la Tragédie pour donner de l'occupation à mon cœur ; si je suis touché ; je n'en demande pas davantage ; je ne chicane point l'Auteur sur la façon ; je lui fçai gré , au-contraire , des peines qu'il a prises , pour me donner un sentiment très - agréable.

I. Partie.

E

Dela Piéce, qui étoit l'histo^{ire} du jour, on passa aux a- vantures de la Cour & de la Ville. Barbasan soutint tou- jours son caractére : il dou- toit : il excusoit. Enfin , il eût voulu qu'on n'eût point cherché à avoir de l'esprit aux dépens d'autrui.

Le jeu finit les disputes. Barbasan ne joua point : je ne jouai point aussi. Nous restâmes seuls désœuvrés : je m'apperçus qu'il avoit les yeux attachés sur moi ; j'en fus embarrassée. Pour assu-

ter ma contenance, je m'approchai de la table où l'on jouoit ; il n'osa d'abord m'y suivre ; heureusement un incident, qui attira des contestations, lui en donna le prétexte : je crois, qu'il me regarda toujours ; pour moi je n'osai lever les yeux quoique j'en eusse grande envie.

Je n'eus pas besoin de lire avant que de me mettre au lit, comme j'en avois la coutume : un trouble agréable que je n'avois

jamais éprouvé remplitoit
mon cœur. La figure de
Barbafan www.libtoof.com.cn se présentoit à moi.
Je repassois tout ce que
je lui avois entendu dire,
je m'applaudissois de peau-
fer comme lui : je n'osais
m'arrêter sur l'attention
qu'il avoit eu à me regar-
der, je m'y pensois qu'à la
dérobée. Ma nuit se passa
presque entière de cette
sorte. Je fus fâchée ensuite
de n'avoir pas dormi. Je
craignis d'en être moins
jolie.

Ma toilette qui ne m'avait point occupée jusqu'à là, devint pour moi une aventure férieuse. Je voulois absolument être bien, je ne me contentois point sur le choix de mes ajustemens. Où devez - vous donc aller, me dit ma femme de chambre, étonnée de ce qu'elle voyoit? Sa question m'étonna moi - même & m'embarrassa ; le sentiment qui me faisoit agir m'étoit inconnu.

Quelques - uns de ceux

E iiij

qui avoient soupé le soir avec nous, vinrent y dîner le lendemain : on ~~demain~~ ^{http://od.no/} parla du soupé. Comment avez-vous trouvé, Barbafan, dit un de nos Petits-Maîtres, en s'adressant à ma mère ? Il ne manque pas absolument d'esprit ; & pour un homme qui n'a pas été dans un certain monde, il n'y est point trop déplacé. Quel est-il, dit ma mère ? On prétend, répondit celui qui avoit parlé, qu'il est d'une ancienne Maison de Gas-

cogne ; mais je n'en crois rien. Pourquoi n'en parle-
roit-il point ? Pourquoi ne s'en feroit-il pas valoir ? Ce secours ne feroit-il pas nécessaire à quelqu'un qui n'a aucune fortune ? Il a mieux que la fortune , dit le Commandeur de Piennes , qui n'avoit pas encore parlé ; il a des sentimens d'honneur. A l'égard de sa naïf-
fance , je puis vous répondre , que tel qui vante la sienne , & qui en rompt la tête à tout propos , lui est

E iiij

très-inférieur , par cet endroit ; mais quoiqu'il connoisse ~~le prix que ces sortes~~ de choses ont dans le monde , il n'a pas le courage de leur donner une valeur , qu'elles n'ont pas à ses yeux.

Je ne puis dire le plaisir que me fit cet honnête homme , moins à ce que je croyois , du bien qu'il avoit dit de Barbasan , que de ce qu'il avoit humilié l'orgueil du Petit-Maitre.

Nous sortîmes de bon-

ne-heure pour faire des visites ; jamais elles ne m'avoient paru si ennuyeuses. Ce fut bien pis encore ; ma mere , qui n'avoit point de souper arrangé chez elle, s'arrêta dans une maison. Je fus louée , admirée même ; mais ce n'étoit pas pour tous ces gens-là , que j'avois pris tant de peine d'être jolie.

Revenuë au logis , je lus avec soin la liste des visites ; le nom que je cherchois ne s'y trouva point ; j'en fus

piquée & n'eus garde de m'avouer la cause de mon dépit ; ~~www.Iltodo.com~~ je le mis sur le compte de l'impolitesse que je trouvois à ne pas venir remercier ma mère : il me parut, que c'étoit la traiter trop cavalierement..

Nous sortîmes encore plusieurs jours de suite , & Barbasan se trouva enfin au nombre de ceux qui étoient venus à notre porte : il étoit visible , qu'il n'avoit voulu que se faire écrire. Je crus qu'il ne nous trou- .

voit pas assez bonne compagnie pour lui : cette pensée me revint plusieurs fois pendant la nuit : il ne me parut plus si aimable ; mais je pensois trop souvent qu'il ne l'étoit pas. Ce dépit me rendit presque coquette. Je voulois plaire. Mon amour propre ébranlé par l'indifférence de Barbasan avoit besoin d'être rassuré.

Les spectacles, les promenades me servoient à merveille : j'y faisois toujours quelque recrue d'A-

mans. Une espérance secrète d'y trouver mon Fu-
gitif, ~~de me monter~~ à lui
environnée d'une foule d'a-
dorateurs, étoit pourtant
ce qui me soutenait : je le
cherchois des yeux dans
tous les endroits où j'étois ;
dès que je m'étois convain-
cue qu'il n'y étoit point, mon
desir de plaisir s'étei-
gnoit. Les Amans dont je
n'avois plus d'usage à faire,
me devenoient insupporta-
bles.

Le hazard me servit en-

fa mieux que mes recherches. Nous sortîmes un matin pour aller chez un Peintre, qui avoit des tableaux d'une beauté singulière. Barbasan y étoit : quoiqu'il y eût assez de monde, je l'eus bien-tôt apperçu, & en vérité, je crois que je ne vis que lui. Le cœur me battit : j'avois peur qu'il ne sortît : ma mère qui ne voyoit là personne de sa connoissance, ne fit pas façon de l'appeler : il vint à nous d'un air embarrassé :

elle lui fit des reproches de ce qu'il nous avoit négligées: il répondit, qu'il s'étoit présenté plusieurs fois à notre porte. Quand on veut me trouver, dit ma mère, il faut venir dîner ou souper avec moi ; aujourd'hui, par exemple. Je suis désespéré, répondit Barbafan ; j'ai un engagement indispensable. Demain, donc, dit ma mère ; je ne suis pas plus libre demain, repliqua-t-il.

Piquée de tant de refus,

je ne pus me tenir de dire
d'un ton, qui se ressentoit
de ce qui se passoit en moi,
ma mere, pourquoi le con-
straindre ? Monsieur a mieux
à faire. Je vois encore la
façon, dont il me regarda
alors : ses yeux tendres &
timides me disoient, vous
êtes bien injuste !

Les tableaux parcourus,
que nous ne regardions ni
l'un ni l'autre, nous sortî-
mes. A peine fumes - nous
de retour au logis, que Bar-
bafan y arriva : il dit qu'il

avoit trouvé le moyen de se dégager , que si nous voulions de lui , il passeroit la journée avec nous .

Le voilà établi dans la maison ; & moi d'une gayeté qui ne m'étoit pas ordinaire . Tout prit une nouvelle face à mes yeux : ceux même qui ne me donnaient auparavant que de l'ennui , me faisoient naître des idées plaisantes : je crois que Barbasan étoit dans la même situation : nous étions pleins l'un & l'autre de

de cette douce joie que l'on ressent quand on commence d'aimer, & que l'on paye ensuite si chérement.

La journée se passa comme un moment : il en fut de même de plusieurs qui lui succédèrent ; car Barbasan n'en passoit plus sans nous voir. Comme je n'examinais point mes sentiments, je ne me donnois pas le tourment de les combattre. Il s'établissoit cependant une intelligence entre Monsieur de Barbasan &

moi: nous nous faisions de petites confidences sur tous ceux de la ~~société~~ ^{www.adauct.com}: un coup d'œil nous avertissoit l'un & l'autre, que le ridicule ne nous échappoit pas. Notre intérêt conduissoit nos remarques , les femmes , si elles étoient jolies , attiroient mes râilleries: & les hommes , surtout ceux qui vouloient être amoureux de moi , celles de Barbasan.

Je n'étois plus si pressée d'aller voir Eugénie : l'ami-

rié devient bien foible, quand on commence à être occupé de ~~ses libertés~~ plus vifs ; & si elle reprend ses droits, ce n'est que lorsque le besoin de la confiance la rend nécessaire : je n'en étois pas encore là : lorsque je la revis, & que je voulus, comme à mon ordinaire, lui conter ce que j'avois fait, ce que j'avois vu de nouveau ; je m'y trouvai embarrassée. Mon cœur battit bien fort, quand il fallut nommer le Comte

de Barbasan. Il sembloit que Eugénie me devinoit : elle me fit ~~plusieurs~~ questions sur son compte : je ne pus résister au plaisir d'en dire du bien ; & dès que j'eus commencé à parler de lui, je ne fus plus m'arrêter : je parlai de sa figure, de son esprit, de sa sagesse.

Il se déguise peut - être mieux, dit Eugénie. Oh ! pour cela non, répondis-je, avec vivacité ; je l'ai bien examiné. Pourquoi cet examen, repliqua-t-elle ?

Je meurs de peur qu'il ne vous plaise plus qu'il ne faudroit : www.libtool.com.cn prenez garde à vous, mon enfant ; quel malheur, si vous alliez vous mettre dans la tête un homme, que vous ne pouvez épouser ; car je conclue, par ce que vous venez de me dire, que ce Barbasan n'est pas dans le rang, où l'on vous cherche un mari : gardez votre cœur pour celui à qui vous deviez le donner.

La cloche qui l'appelloit

à l'Eglise ne lui permit pas de poursuivre , mais elle m'en ~~avoit~~ ^{avoit} assez dit. Quelle triste lumiere elle porta dans mon ame ! je revins au logis pensive, rêveuse ; je n'avois pas le courage de m'examiner ; je craignois de me connoître , je me rassurai pourtant un peu sur ce que Barbasan ne m'avoit rien dit qui ressemblât à l'amour. Il ne me paroissoit pas possible , que je pusse aimer quelqu'un qui ne m'auroit pas aimée.

Nous allâmes à un concert où il y avoit toujours beaucoup de monde ; j'y portai les nouvelles pensées dont j'étois occupée. Barbisan se mit vis-à-vis de moi, s'aperçut que j'étois distraite ; il crut même que j'évitois de le regarder ; inquiet, allarmé de ce changement, il m'en demanda la cause, dès qu'il put me parler. Je n'ai rien, lui dis-je, d'un air qui disoit que j'avois quelque chose. Je ne suis en droit, répondit-

il, ni de vous questionner, ni de me plaindre; mais par pitié www.libtool.com.cn parlez-moi.

Ces mots furent accompagnés d'un regard qui me donna l'intelligence de ce qui se passoit dans nos coeurs: nous nous entendîmes dans le moment: nous gardâmes tous deux le silence, & pour la première fois nous nous trouvâmes embarrassés d'être ensemble. Il fut rêveur le reste de la soirée, & je continuai de l'être.

Je

Je repassai toute la nuit ce que Eugénie m'avoit dit : les regards, la rêverie de M. de Barbasan, ne me laissoient plus la liberté de douter de ses sentimens, je l'eusse voulu alors; ce doute eût été un foulagement pour moi ; je m'en serois autorisée pour ne pas examiner les miens.

Que faire ? Quel parti prendre ? Pouvois-je interdire à Barbasan la maison de mon pere ; je n'en avois pas le droit. La morale des

passions n'est pas austere : je conclus, que je ne devois rien ~~rien~~ changer à ma conduite, & attendre de m'inquiéter que j'en eusse des raisons plus légitimes. Que fçavois-je ce qui pouvoit arriver & ce que la fortune me reservoit ?

Malgré mes résolutions mon procédé n'étoit plus le même pour Barbasan, ni le sien pour moi : nous avions perdu l'un & l'autre la gaieté qui régnoit auparavant entre nous. Nous

nous parlions moins : les choses que nous nous disions autrefois, n'étoient plus celles que nous eussions voulu nous dire : Barbafan n'y perdoit rien, je l'entendois sans qu'il me parlât.

Je passai quelque tems, de cette sorte, dans un état qui n'étoit, ni tout-à-fait bon, ni tout-à-fait mauvais; mon pere & ma mere eurent souvent alors des conférences, qui ne leur étoient pas ordinaires : il

ne m'entra point dans l'es-
prit que j'y eusse part ; je
n'y ^{www.libtool.com.cn}en avois cependant que
trop pour mon malheur.

Je ne l'ignorai pas long-
tems. Mon pere m'envoya
chercher un matin ; je le
trouvai seul avec ma mere
qui m'annonça la premiere
que j'allois être mariée avec
Mr. le Marquis de N.
fils du Duc du même nom :
elle eut tout le tems de me
faire un étalage aussi long
qu'elle voulut, des avan-
tages de ce mariage ; que

je seroient à la Cour ; que j'aurois un tabouret , & comme c'étoit à ses yeux le plus haut point de la félicité , elle finit par me dire , vous êtes trop heureuse : j'ai apporté à votre pere autant de bien que nous vous en donnons : j'étois plus belle que vous : voyez la différence de nos établissemens ?

Mon pere , tout subjugué qu'il étoit , se sentit piqué de cette comparaison. Mon Dieu ! ma fem-

me, lui dit-il, je connois plus d'une Duchesse qui voudroit avoir autant d'argent à dépenser que vous.

Ce discours m'autorisa à marquer mes répugnances: on m'avoit promis, dis-je, qu'on ne songeroit à me marier qu'à dix-huit ans; je ne les ai pas encore: je ne me soucie point d'être Duchesse.

Si vous ne vous en souciez pas, nous nous en soucions, nous dit ma mère d'un ton aigre. Mais, ma

mere, répondis-je, mon père
dit lui-même que vous êtes
plus heureuse : votre père
pense bassement, répliqua-
t-elle ; allez vous coëfer ;
je dois sortir, peut-être
vous menerai-je avec moi.

Si j'avois été seule avec
mon pere, je lui aurois mon-
tré ma douleur ; je fentois
qu'il m'aimoit pour moi ;
j'appercevois au contraire
dans ma mere une ren-
dresse, qui ne tenoit qu'à
elle ; elle avoit d'ailleurs
un ton de hauteur & des

80 *Les Malheurs*
manières qui m'en impo-
soient.

Je remontai dans mon appartement dans un état bien différent de celui, où j'en étois sortie un peu auparavant : j'avois un poids sur le cœur trop pesant pour le soutenir seule : il me falloit quelqu'un à qui je pusse parler ; je n'avois que Eugénie ; je courus chez elle.

Deux heures de peine & de trouble avoient apporté sur mon visage un si grand changement que dès

qu'elle me vit, elle me demanda avec inquiétude si j'étois malade. Je le vou-
drois, répondis-je, en pleu-
rant ; je crois que je vou-
drois être morte. Qu'avez-
vous donc, mon enfant,
me dit-elle, dépêchez-vous
de parler ; vous me donnez
une véritable inquiétude.
Hélas ! répliquai-je, je suis
la plus malheureuse person-
ne du monde : mon pere &
ma mere viennent de m'an-
noncer que je suis promise
à M. le Marquis de N.....

que ferai-je, ma chere Eugénie; gardez-moi avec vous; www.libtool.com.cn j'aime mieux passer ma vie dans le Couvent, que d'épouser un homme que je hais, qui ne veut de moi que pour mon bien, qui croit me faire trop d'honneur, qui me méprisera dès que je serai sa femme. Je ne suis touchée, ni de la condition, ni du rang: à quoi me serviroit tout cela avec un mari, qui me donneroit mille dégoûts, mille mortifica-

tions : que je suis à plaindre ! conseillez-moi, je vous en prie.

www.libtool.com.cn

Vous obéirez, répondit Eugénie. Ah ! vous ne m'aimez plus, m'écriai-je ; vous voulez que je sois malheureuse ! Je veux, répliqua-t-elle, que vous soyez rai-sonnable : vous n'avez pas même de prétexte pour re-fuser le Marquis de N..... — Pourquoi voulez-vous qu'il vous méprise ? Pourquoi toutes ces chimères ? Etes-vous la première fille de

votre espèce, qui aura été transplantée à la Cour ?
Ayez-y un maintien convenable ; votre naissance alors loin de vous nuire, vous servira : mettez par votre conduite le public dans vos intérêts ; & votre mari lui-même n'offrira vous manquer. Mais, répliquai-je, je le hais, & je le haïrai toujours.

Eugénie fixa quelques momens ses yeux sur moi, & m'obligea à baïsser les miens : vous craignez, me

dit-elle, que je ne lis dans votre cœur ; hélas ! mon enfant, j'y lis depuis long-
temps ; le Marquis de N....
ne vous paroît haïssable, que parce que Barbasan vous paroît aimable ; je ne vous en ai point parlé ; je sentois que vous vous seriez appuyée de ma pénétration, pour vous justifier à vous-même vos sentiments. A quoi pensez-vous, continua-t-elle ? Que voulez-vous faire de cette inclination ? Voulez-vous vous

rendre malheureuse ? Car vous ne sauriez vous flater de l'épouer.

Le nom de Barbasan, l'impossibilité d'être à lui, que je n'avois envisagé, jusques-là que vaguement, me remplit d'un sentiment si tendre & si dououreux, qu'en un instant mon visage se couvrit de larmes. Vous me faites pitié, me dit Eugénie ; parlez-moi, ne craignez point de me montrer votre foiblesse ; si je vous condamne, je vous

plains aussi ; vous avez besoin de conseil ; vous avez besoin de ~~vous~~ courage. Barbasan fçait-il l'inclination que vous avez pour lui ? Hélas ! m'écriai-je, comment la fçauroit-il, je ne la fçai pas moi-même ? Vous a-t-il parlé, continua-t-elle ? quelle est sa conduite ? quelle est la vôtre ?

J'étois dans cet état où la confiance est un véritable ~~besoin~~ : l'amitié que Eugenie me marquoit m'y engageoit encore, & puis

le plaisir de parler de ce qu'on aime. Je contai donc avec le plus grand détail , non-seulement tout ce que Barbasan m'avoit dit , mais ce que je lui avois entendu dire ; si vous fçaviez (ajoutai-je) combien il est raisonnable , combien il est différent des autres !

Je le crois , dit Eugenie , mais mon enfant , ce n'est point un mari pour vous. Eh bien , repliquai-je avec vivacité , je me mettrai dans un Couvent. C'est ce que vous

vous pouvez encore moins que tout le reste ; répond-elle ; ~~voulez-vous faire~~ www.libtool.com.cn l'Héroïne de Roman , & vous enfermer dans un Cloître , parce qu'on ne vous donne pas l'Amant que vous voulez ? Croyez-moi , votre douleur ne sera pas éternelle ; il vous sera aisé d'oublier Barbasan ; il ne faut pour cela que le bien vouloir ; mais dans un Couvent il ne suffit pas de vouloir être contente pour l'être. Gardez - vous

I. Partie.

H

de laisser appercevoir au Marquis de N... un dégoût, qu'il ne vous pardonneroit jamais : il faut être bien-féante , mais il ne faut pas être dédaigneuse.

Les discours d'Eugenie m'affligeoient , & ne me persuadoient point ; je le lui reprochai en pleurant. Loin de s'offenser de mes plaintes , elle y répondit avec tant d'amitié : elle me parla d'une manière si touchante & si raisonnabile , qu'elle me réduisit à lui pro-

mettre ce qu'elle voulut. Je devois fuir Barbasan , lui ôter toutes les occasions de me parler , & si malgré mes soins il y parvenoit , je devois le prier de ne plus venir chez mon pere.

Cet article fut long-tems contesté ; je disois que je n'en avois pas le droit. Ne vous faites pas cette illusion , me répondit-elle ; si Barbasan est tel que vous me le représentez , il vous obéira , s'il est différent , il ne vaut pas le chagrin qu'il

vous donne : elle me fit promettre que je la viendrois voir , & que je ne lui cacherois rien.

Je la quittai avec une douleur de plus : elle avoit porté dans mon cœur une triste lumière. Ma tendresse pour Barbasan ne me préfigurait que des peines ; je trouvois cependant une douceur infinie à m'y abandonner ; j'imaginois même du plaisir à souffrir pour ce que j'aimois.

J'étois à peine rentrée

dans la maison, que Madame la Duchesse de N.....
vint pour présenter son fils
dans les formes. J'avois
tant pleuré, que mes yeux
étoient encore rouges, La
Duchesse en prit occasion
de me dire mille fadeurs sur
le bon naturel qui me fai-
soit craindre de quitter
mes parens. Scavez-vous
bien, dit-elle à ma mère,
qu'il y a plus de mérite que
vous ne pensez d'aimer tant
une mère aussi jeune &
aussi jolie que vous ; &



m'adressant la parole , ne donnez pas toute cette tendresse à cette maman , je veux en avoir ma part. En vérité , poursuivit-elle , je sens que je l'aime de tout mon cœur : elle parloit ensuite des ajustemens qui me conviendroient , & toujours par-ci par-là quelques mots de la Cour.

J'écoutois tous ces discours avec le plus grand dégoût ; peut-être que malgré mes dispositions l'amour propre qui ne perd jamais

ses droits, se faisoit sentir ;
& que l'air distraict & pres-
que ennuyé du fils y avoit
autant de part que les pro-
pos de sa mere ; je l'avois
observé regardant tantôt sa
montre, tantôt la pendu-
lule : l'heure du spectacle
approchoit ; quelle appa-
rence, que ma vuë tint bon
contre la nécessité d'y aller
étaller un habit de goût,
qu'il avoit mis ce jour-là.

La Duchesse pour préve-
rir quelque impatience trop
marquée de son fils, finit

sa visite : je vais travailler ,
dit-elle en nous quittant à
la Duché ; je meurs d'im-
patience que nous finis-
sons ; il me semble que je
ne tiendrai jamais assez-tôt
à tous vous autres : & tout
de suite ; mais après tout
pourquoi attendre ? Ne som-
mes-nous pas bien assurés ,
que notre enfant sera Du-
chesse ?

La vanité de ma mère
me servit cette fois : com-
me le bienheureux Tabou-
ret étoit l'objet de mon
mariage

mariage ; elle répondit à Madame de N. qu'il convenoit de s'en tenir aux arrangemens dont on étoit d'accord, & d'attendre que l'on eût fait passer sa Duché sur la tête de son fils.

Je respirai du petit délai que ce discours me promettoit. La fin de cette journée & les suivantes se passèrent comme à l'ordinaire. Monsieur le Marquis de N.... venoit se montrer dans les heures, où il n'avoit rien de mieux à faire.

Quoique nous ne reçussons point les complimens, www.libtool.com.cn on parla de notre mariage : je compris à la tristesse de Barbasan qu'il en étoit instruit : la mienne que je ne pouvois dissimuler , dut lui apprendre aussi ce que je pensois : je le fuyois cependant , mais il faut dire la vérité , moins pour le fuir , que pour n'avoir pas à lui dire qu'il devoit me fuir lui-même.

J'avois plus de liberté de faire ce que je voulois , de-

puis qu'on regardoit mon établissement comme très-
prochain ; j'en profitois pour rester dans ma chambre. Un jour mon Maître de Clavecin venoit de me quitter ; j'étois dans cet état de rêverie & d'attendrissement, où la musique nous jette toujours, quand nous avons quelque chose dans le cœur : j'avois les yeux attachés sur un papier, que je ne voyois point, quand un bruit que j'entendis m'obligea de les lever, & me

fit voir Barbasan à quelques pas de moi , appuyé sur le dos d'une chaise , dans une contenance si triste , le visage si changé , qu'il m'auroit fait pitié , quand je n'aurois eu que de l'indifférence pour lui.

Nous demeurâmes quelques momens sans parler : je fis un mouvement pour entrer dans une chambre à côté , où travailloit la femme qui me servoit. De grâce , un moment , me dit-il d'un air interdit ; s'il n'y

alloit que de ma vie, je ne m'exposerois pas à vous déplaire : ~~mais il s'agit~~ du bonheur ou du malheur de la vôtre : le Marquis de N.... que vous devez épouser, est sans caractère, sans moeurs, & affecte même les vices qu'il n'a pas : loin de connoître & de sentir sa félicité, il est assez vain, assez présomptueux, pour vous croire trop honorée de porter son nom ; la fortune que vous lui apporterez, ne servira qu'à ac-

croître ses ridicules, il oubliera qu'il vous la doit, que vous en devez jouir ; il en fera à vos yeux l'usage le plus méprisable.

Suis-je la maîtresse , lui dis-je en essuyant quelques larmes , qui s'échappoient de mes yeux. Je ne prévois que trop les malheurs qui m'attendent : & vous vous y soumettez , s'écria Barbasan ! vous ne ferez point d'effort auprès d'un père qui vous aime ! soyez heureuse par pitié pour moi !

foyez heureuse pour m'empêcher de mourir désespéré. Hélas ! www.librairie-codex.com lui dis-je, emportée par mon sentiment, je ne le ferai jamais. Ah ! vous le seriez, s'écria Barbafan en se précipitant à mes genoux, si la fortune ne m'avoit pas traité si cruellement. Oui, un amour tel que le mien vous auroit trouvée sensible, je n'aurais connu d'autre gloire, d'autre félicité, que celle de vous adorer.

Je ne sçai ce que j'allois

I iiiij

répondre , quand j'apper-
çus le Marquis de N.....
à deux pas de nous , qui
regagnoit la porte : il avoit
vu Barbasan à mes genoux :
il pouvoit même avoir en-
tendu ce qu'il m'avoit dit :
j'en fus troublée au dernier
point : que penseroit-il de
moi ? Et ce qui me touchoit
mille fois plus , qu'en pense-
roit-on dans le monde ? Je
reprochai à Barbasan son in-
discrétion , les chagrins qu'il
m'alloit attirer ; & je finis
par fondre en larmes.

Il étoit si affligé lui-même de la peine qu'il me causoit, qu'il n'eut besoin pour sa justification que de sa douleur : je lui avois dit d'abord avec vivacité de sortir de ma chambre : quoique je continuasse de le lui dire, ce n'étoit plus du même ton. Le cœur fournit toutes les erreurs dont nous avons besoin.

Cette avantage qui auroit dû lui nuire auprès de moi, produisit un effet tout contraire. Je trouvois que nous

avions une affaire commune : je vins à raisonner avec lui ~~des suites qu'elle~~ pourroit avoir, de la conduite que je devois tenir. Je me flatois que mon mariage feroit rompu : je n'ose l'espérer, me disoit-il : le Marquis de N. n'a ni assez d'amour, ni assez d'honneur pour avoir de la délicatesse.

Le peu d'amour du Rival amenoit naturellement des protestations de la vivacité du sien. Enfin, je ne

je n'avois pas su
tçai comment tout cela s'ar-
rangea dans ma tête , mais
il me sembla que je pou-
vois l'écouter , & avant qu'e
de nous quitter , je lui pro-
mis de lui rendre compte
du tour que prendroit cette
affaire. Je voulois qu'il fût
quelques jours sans paroî-
tre dans la maison , il ne
voulut jamais y consentir.
La prudence exigeoit au-
contraire , disoit - il , qu'il
ne parût aucun change-
ment dans sa conduite : la
mienne étoit bien déraison-

nable , mais j'avois dix-sept ans , le cœur tendre , une ~~www.Histoire.com~~ inclination naturelle pour Barbasan , & une aversion invincible pour le Marquis de N.

Il vint souper comme à son ordinaire : si j'avois pu douter qu'il avoit vu Barbasan à mes genoux , son air & sa contenance m'en auroient fait douter : il me parla avec la même aisance : il attaqua Barbasan de conversation ; loin d'avoir de l'aigreur , il fut au-contrai-

re toujours de son avis.

Nous nous disions des yeux la surprise que cette façon d'agir nous causoit : je m'imaginois que c'étoit par bon procedé , & par ménagement pour moi qu'il vouloit rompre sans éclat. Il me paroiffoit alors digne de mon estime ; mais je changeai bien de sentiment , quand j'appris deux jours après qu'il pressoit la conclusion de notre mariage plus que jamais ; & qu'il mettoit tout en usage au-

près de ma mere , pour qu'elle ne s'obstinât plus à attendre que la Duché fût sur sa tête.

Une conduite si indigne me redonna (avec l'éloignement que j'avois pour lui) le mépris le plus profond. Je me fis une nécessité de consulter Barbasan sur ce que j'avois à faire : il avoit si bien démêlé le caractère du Marquis de N.... qu'il ne pouvoit manquer de me donner des avis utiles.

Avec quelle rapidité les passions nous emportent , dès que nous leur avons cédé le moins du monde ! Je me trouvai en intelligence avec mon Amant : je lui entendois dire qu'il m'aimoit : je lui laissois voir une partie de mes sentiments : je croyois qu'il m'étoit permis de lui parler en particulier ; que la bienféance n'en seroit point blessée ; qu'il suffissoit que j'eusse une femme avec moi ; & cette femme , j'a-

vois pris soin de la mettre dans mes intérêts. J'eus donc plusieurs conversations avec Barbasan : il trouvoit toujours quelques prétextes pour les rendre nécessaires : il faut avouer qu'elles me le paroissoient autant qu'à lui.

Nous résolumes que je parlerois à mon pere ; que je lui montrerois toute ma répugnance : il est né, disoit Barbasan, avec les meilleurs sentimens du monde : ses entours n'ont gâté en lui que

que l'extérieur : il lui reste un fonds de raison qui pourra prendre le dessus : il m'est souvent venu en pensée, continua-t-il, d'acquerir son amitié & celle de Madame votre mère, par les mêmes voies que d'autres les ont acquises ; mais mon cœur y a toujours répugné. C'étoit d'ailleurs vous manquer d'une manière indigne, que de travailler à augmenter des ridicules dont vous gémissez.

I. Partie.

K

Les sentimens vertueux que Barbasan faisoit paroître n'étoient pas perdus pour lui : je m'en faisois une excuse de ma foiblesse.

Mon pere se levoit toujours assez matin : je pris ce tems pour lui parler : il fut étonné de me voir de si bonne-heure : je me mis d'abord à ses genoux : je lui pris la main : je la baifai plusieurs fois sans avoir prononcé une seule parole. Qu'avez-vous, me dit-il, mon enfant ? parlez-moi,

vous savez que je vous aime. Ah ! mon pere , m'écriai-je , c'est ce qui soutient ma vie ; c'est ce qui me donne de l'espérance. Non ! vous ne me rendrez pas la plus malheureuse personne du monde ! vous ne me force-rez pas d'épouser le Marquis de N. Mon pere , continuai-je , en lui bai-sant encore la main que je tenois toujours , & en la mouillant de quelques larmes , prenez pitié de votre fille.

K.ij

Vous me faites de la peine , me dit-il d'un ton plein de bonté , remettez-vous , mon enfant ; mais pourquoi avez-vous tant d'aversion pour le Marquis de N..... Est-ce qu'il ne vous aimeroit pas ? Il fait cent fois pis , repliquai - je , il me donne lieu de le mépriser ; je suis sûre aussi qu'il n'a point d'estime pour moi ; & ce qui achieve de le dégrader dans mon esprit , il n'a nul besoin d'estimer une fille , dont il veut faire sa femme .

Où prenez - vous tout cela , dit mon pere ? Je n'en suis que trop sûre , répondis - je. Il alloit sans doute me presser de lui dire quelles étoient ces suretés , & je crois que je lui aurois avoué tout de suite mon inclination pour Barbasan , quand un homme de ses Amis vint lui parler d'une affaire pressée. Mon pere m'embrassa , & n'eut que le tems de me dire , votre mere m'embarrasse; tâchez de la gagner.

Je l'aurois tenté inutilement ; mais la maniere dont mon père ^{www.libool.com.cn} avoit parlé, me donna du courage : je restai persuadée , que s'il n'avoit pas la force de s'opposer aux volontés de ma mère , du moins il me donneroit de lui désobéir. Je rendis conte de tout à Barbasan , car je ne faisois plus rien sans le lui dire : nos intérêts étoient devenus les mêmes. Je n'avois pourtant encore osé lui avouer que je me gardois

pour lui : mais sur cela, comme sur beaucoup d'autres choses, nous nous entendions sans nous parler.

Cependant les préparatifs des Nôces se faisoient : le Marquis de N..... ne prenoit point le dégoût, que je tâchois de lui donner, & fermoit les yeux sur l'intelligence de Monsieur de Barbasan & de moi, que loin de lui cacher, je lui montrois au - de - là de ce qu'elle étoit. Je touchois au moment d'éclater, quand

j'en fus délivrée par un événement bien triste & bien douloureux.

www.libtool.com.cn
Mon pere, dont la santé avoit toujours été admirable, fut attaqué d'une fièvre qui résista à tous les remedes : les amis & les parents firent des merveilles les premiers jours , mais la longueur de la maladie les lassa. L'antichambre qui étoit pleine du matin au soir de ceux qui venoient sçavoir des nouvelles du malade , se vuida insensiblement.

ment. Ma mere tint bon assez long-temps , mais enfin elle se ~~lassa comme les~~ autres : elle recommença à recevoir du monde , à donner à souper , & pour y être autorisée , on ne manquoit pas de dire que le mal de mon pere n'étoit pas dangereux , qu'il ne lui falloit qu'un repos. Les Médecins , pour plaire à ma mere , tenoient le même langage ; mais ils ne pouvoient me rassurer. Un pressentiment secret , la tristesse pro-

I. Partie.

L

fonde , dont j'étois dévorerée , m'avertissoient de mon malheur.

J'étois cependant obligée de me montrer au souper ; ma mere le vouloit , & je ne voulois pas moi-même ajouter encore à l'indécence de sa conduite , par en avoir une toute opposée. Je prenois sur mon sommeil , pour remplacer les heures , que ces considérations m'obligoient de passer hors de la chambre de mon pere : j'avois obte-

nu de coucher dans un cabinet qui y touchoit : dès qu'il n'y avoit auprès de lui, que ceux qui devoient y passer la nuit , je me relevais pour obéir à mon inquiétude , & pour lui rendre des soins , dont il me sembloit que personne ne pouvoit s'acquitter comme moi.

Un soir que je lisois auprès de lui , pour tâcher de lui procurer quelque repos , je m'apperçus qu'il souffroit plus qu'à l'ordinaire : son

état, dont les suites me faisoient frissonner, me faisit au point, que quelques efforts que je fisse, mes larmes coulerent, & je fus contrainte d'interrompre ma lecture.

Mon pere demeura quelque tems dans le silence, & me tendant ensuite la main, ne vous affligez point, mon enfant, me dit-il, il faut se soumettre : ma vie est entre les mains de Dieu : il m'a fait la grace de me donner le

tems de me reconnoître.
La longueur de ma maladie
m'a familiarisé avec la mort.
Je ne regrette que vous,
ma chere Pauline, je vous
laisse dans l'âge où les pas-
sions ont le plus d'empire :
vous n'avez que vous pour
vous conduire : votre mere
est plus capable de vous
égarer, que de vous guider :
que ne pouvez-vous voir
les choses de l'œil, dont je
les vois présentement ! mais
les ai - je vuës moi-même
dans la santé ? il a fallu tou-

cher au moment où tout disparaît , pour en sentir le néant. ~~www.1001mots.com~~ A quoi m'ont servies ces richesses , accumulées avec tant de soin ? l'usage que j'en ai fait a été perdu même pour le plaisir. Une vuë confuse de ce que j'étois , de ce qu'on pensoit de moi , a répandu sur ma vie une amertume , qui m'a tout gâté ; mais ces avertissemens secrets avoient moins de pouvoir que ma femme. Pouvois-je lui résister ! elle m'aimoit alors ,

je l'adorois. Hélas ! poursuivit-il avec un soupir, c'est parce que je l'adorois qu'il eût fallu lui résister ! Je l'ai livrée au conseil pernicieux que donnent les exemples ; & je meurs de la malheureuse certitude où je suis, qu'elle les a trop suivis. Que m'importe après tout, continua-t-il en essuyant quelques larmes. C'est une raison de plus pour mourir sans foiblesse.

Ah ! mon pere , m'écriai-je , en me jettant à Lijj

genoux auprès de son lit ;
& en lui prenant ses mains ;
que je ~~baignois de mes~~ ^{laisse tomber} larmes , par pitié pour moi ;
écartez des idées qui me
tuent. Voulez - vous m'a-
bandonner ? Que ferois-
je ! que deviendrois-je sans
vous ! La douleur me suffo-
quoit : je restai la tête pen-
chée sur le bord du lit.

Mon pere m'embrassa :
votre affliction , ma fille ,
me dit - il , me fait encore
mieux sentir le procedé
des autres. Elle m'a pour-

tant aimé , ajouta-t-il ; mais elle ne m'aime plus. Vous ne devez pas craindre qu'elle vous presse à l'avenir pour le Marquis de N....

Je prévois ses desseins : pour vous , ma chere Pauline , ne prenez , s'il vous est possible , un mari que du consentement de votre raison défiez , vous de votre cœur , où si vous l'écoutez , promettez-moi du moins de mettre à l'épreuve celui qu'il nommera : je vais vous en donner le

moyen. Voilà un petit porte-feuille qui contient presque tout mon bien : celui qui paroîtra après ma mort , ne fera pas assez considérable, pour que l'on songe à vous épouser par des vûes d'intérêt. Si c'est un homme d'un rang élevé , vous récompenserez sa générosité & son amour , en lui découvrant vos richesses : il vous en aimerà davantage , de lui avoir donné lieu , en les lui chant , de s'être montré à

vous par un si beau côté. Si au contraire , celui que vous choisissez est d'une condition & d'un état médiocre , vous aurez le plaisir sensible , & qui peut-être est le plus grand de tous , de faire la fortune de ce que vous aimerez.

Mon pere , en me parlant , me présentoit toujours ce porte - feuille , ou plutôt ce trésor ; car c'en étoit véritablement un : loin de le prendre , je me levai & m'écartai du lit.

Il me sembloit que l'accepter , c'étoit me donner une certitude du malheur qui me menaçoit , que c'étoit avancer ce fatal instant. Frappée de cette idée, je sortis de la chambre avec la même promptitude & le même ~~faiblesse~~ , que si un précipice se fût ouvert devant moi : la douleur me suffoqua : j'allai me jeter sur un lit , où je donnai un libre cours à mes larmes : J'ai eu bien des malheurs ! je ne sçai cependant si j'ai

eu des momens plus dou-
loureux que celui-là.

www.libtool.com.cn

Mon pere qui ne me vit
plus , éveilla une Garde qui
étoit endormie , & m'en-
voya dire de revenir ; je ne
pouvois m'y résoudre ; je
demandai s'il se trouvoit
plus mal ; non , me dit la
Garde , mais il souhaite que
vous lisiez.

Je n'étois nullement en
état de lire : mes yeux é-
toient remplis de larmes ;
& les sanglots me suffo-
quoient. On dit à mon pere :

pour me donner le tems de me remettre , que j'étois montée dans mon appartement : il ordonna qu'on vînt m'y chercher : je remis mon visage , & j'assurai ma contenance le mieux qu'il me fut possible. Ce porte-feuille , que mon pere tenoit toujours, m'obligeoit à me tenir écartée du lit.

Approchez-vous , approchez - vous , me dit mon pere ; ne vous obstinez plus , si vous ne voulez me fâcher & me rendre plus ma-

lade. Prenez ce que je vous donne. Non , mon pere , lui dis-je , je ne m'y résoudrai jamais : vous me percez le cœur de la plus vive douleur ; vous voulez donc mourir ! Mon Dieu ! que je suis misérable ! Eh bien , répondit mon pere , prenez ceci comme un dépôt que je vous confie : mon intérêt & mon honneur exigent qu'il soit entre vos mains : vous me le remettrez , si Dieu me rend la santé ; & s'il dispose de moi ,

vous exécuterez ce qui est contenu dans un Mémoire écrit de ma main. Prenez les mesures les plus sages, pour que ceux à qui vous ferez remettre les sommes que je marque, ne puissent sçavoir de qui elles viennent : ils verroient trop que ce sont des restitutions ; je mériterois d'en avoir la honte ; mais elle ne seroit plus pour moi ; vous l'auriez toute seule , vous qui ne la méritez pas. Allez tout-à-l'heure , ma chere Pauline ,
poursui-

poursuivit-il , en mettant le porte-feuille dans mon sein , & en me forçant absolument de le prendre , enfermez ceci ; n'en parlez à personne , & laissez-moi reposer , j'en ai besoin .

Il fallut obéir . Les dernières paroles de mon père avoient même diminué ma répugnance . Je voyois que les ordres qu'il me donnoit , ne pouvoient être confiés qu'à moi ; mais ma douleur n'en étoit pas soulagée ; je souffrois au con-

traire une espéce de peine. Plus j'aimois mon pere , plus il me marquoit de confiance & de bonté , plus il faisoit pour moi ; & plus je m'affligeois qu'il eût des reproches à se faire.

Comme c'étoit à-peu-près le tems où je prenois quelques heures pour me reposer dans mon lit , je me couchai , non pour chercher du repos , j'en étois bien éloignée , mais pour pleurer en liberté.

Ma mereachevoit enco-

re de m'accabler , je ne pouvois douter par ce que je venois d'entendre , qu'elle ne fût l'unique cause de l'état où étoit mon pere ; cependant elle étoit ma mere , je devois l'aimer & la respecter. Comment accorder ce devoir , avec l'éloignement que je prenois (malgré moi) pour elle ? Je resolus du moins de me rendre maîtresse de mon extérieur : & de garder pour moi seule , les connoissances que j'avois acquises. Bar-

Mij

basan lui-même ne fut pas excepté du silence que je m'imposai ; il faut tout dire, un retour d'amour propre ne me permettoit pas de lui montrer quelqu'un à qui je tenois d'aussi près, par un côté si désavantageux.

Mon pere parut mieux pendant plusieurs jours, j'en avois une joie digne de ce qu'il avoit fait pour moi : ce pauvre homme en étoit touché, & pour ne pas la troubler, paroif-

soit prendre des espérances, dont il étoit fort éloigné : j'étois souvent feule auprès de lui, il en profitoit pour me dire des choses tendres, & pour me donner des avis utiles : son sens droit, ses vertus naturelles, agissoient alors sans obstacle. Vous trouverez des ingrats, me disoit - il, que vous importe ? La reconnoissance est l'affaire des autres ; la vôtre est de faire le bien que vous pouryez ; il le faudroit même

pour le plaisir : je n'ai de ma vie eu d'instant plus délicieux, que celui où je rendis un service considérable à un homme que j'aimois : il l'ignora long-tems ; il eût pu l'ignorer toujours, sans que j'y eusse rien perdu ; la satisfaction de m'en estimer davantage me suffisait. Je rapporte ce discours, parce que on verra dans la suite, dans quel cas je m'en suis autorisée.

Barbasan n'avoit pas imité les commensaux de la

maison : il s'informoit avec intérêt de la santé de mon pere , & quand il lui étoit permis de le voir , il demeuroit dans sa chambre aussi long-tems qu'il le pouvoit : il y avoit d'autant plus de mérite , que ses soins étoient presque perdus pour lui : ma tendresse pour mon pere faisoit taire tout autre sentiment ; Barbasan s'en plaignoit avec une douceur charmante , vous n'êtes occupée que de votre pere , me disoit-il , à peine vous

appercevez - vous : que je vous vois, que je vous parle ; je m'en afflige ; je ne scai cependant si je vous voudrois autrement : tout ce qui augmente l'estime que j'ai pour vous, tout ce qui confirme l'idée de perfection, que je me suis formée de votre caractère, satisfait mon cœur.

Après quelques jours d'espérance, je retombai, non - seulement dans mes craintes, mais j'eus la cruelle certitude que mon père ne

ne pouvoit en revenir : il
languit encore quelque
tems, & mourut avec la
résignation d'un homme
pénétré des vérités de la
Religion, & avec la confi-
tance d'un Philosophe. On
nous conduisit ma mère &
moi, chez une de ses pa-
rentes : j'étois pénétrée de
la plus vive douleur ; ma
mère au contraire avoit
peine à garder les dehors
que la bienséance exige ;
& je m'affligeois encore de
ce que j'étois seule affligée.

I. Partie.

N.

Lorsque ma mere retourna dans la maison, je ne voulus point y retourner : je demandai la permission d'aller avec Eugénie ; on me l'accorda sans peine. J'étois devenue un témoin, pour le moins incommodé.

Me voilà donc, encore une fois, dans le Couvent, mais comme je n'étois plus un enfant, & que je n'y étois que parce que je voulais y être, j'eus un apparemment particulier : Eugénie avoit seule inspection

sur ma conduite : je me fournis sans peine à une autorité que je lui avois données moi-même , & qui étoit exercée par l'amitié.

Les motifs qui m'avoient rendue discrète avec le Comte de Barbasan , ne subsistoient pas avec Eugénie : aussi ne lui cachai-je rien de ce que mon père m'avoit donné lieu de soupçonner : il y a long-tems , me dit-elle , que je vous en avois parlé , si je n'avois cru qu'il convenoit de vous

laisser ignorer les choses dont il ne vous est pas permis de paroître instruite.

Je ne fus pas plus mystérieuse sur le porte-feuille : nous l'ouvrimes ensemble, non, par impatience de jouir de ce qu'il contenoit ; je me dois le témoignage que je n'avois sur cela, ni désirs, ni empressemens : je regardois au contraire ce bien comme un dépôt, que je ne devois remettre qu'aux conditions que mon pere m'avoit marquées ; mais

j'étois pressée d'exécuter les ordres qu'il m'avoit donné. Le secours, & surtout les conseils d'Eugénie m'étoient nécessaires : les sommes furent remises à ceux à qui elles appartendoient.

Tout le monde fut étonné du peu de bien qui parut dans la succession : il ne fut plus question du Marquis de N..... il ne garda pas même avec moi les dehors de la politesse : une simple écriture à la porte de mon Couvent,

pour lui & pour sa mère,
mit fin à ses prétentions.

Le Marquis de Crevant
se montra plus long-tems;
mais ses soins faisoient si
peu d'impression sur moi,
que je n'ai pas daigné en
faire mention : j'étois ce-
pendant bien-aise qu'il m'a-
mât assez, pour en faire un
sacrifice à Barbasan : je ne
l'avois point encore vu de-
puis que j'étois dans le
Couvent ; je demandai à
Eugénie, s'il ne m'étoit
pas permis de le recevoir :

vous seriez bien fâchée, me dit-elle, si je vous dis-
sois, non ; mais après tout, je suis bien-aise d'examiner
son esprit, son caractère : si je ne le trouve pas tel
que vous me l'avez dé-
peint ; je ne ferai grâce ni
à l'un, ni à l'autre, & je
n'oublierai rien pour vous
séparer.

Je n'étois point allarmée de cet examen : Barbafan pouvoit-il manquer de plaisir ? Le cœur me battit cependant, quand on vint

m'annoncer qu'il étoit au
parloir. Nos opinions, nos
sentimens même, cherchent
encore à s'appuyer de l'ap-
probation des autres.

J'apportois à la conte-
nance & aux discours de
Barbafan, une attention
que je n'avois point eue
jusques-là : j'allois au de-
vant de ses paroles : je crois
que je l'aurois dispensé de
m'aimer dans ce moment,
& qu'il m'eût suffi, qu'il
se fût montré digne d'être
mon amant : il m'adressoit

inutilement la parole ; attentive à l'examiner, je ne lui répondais point : ce silence si obligant, s'il en avoit su le motif, le toucha sensiblement; il n'eut plus la force de soutenir la conversation ; j'y pris part à la fin pour le faire parler : mes yeux lui dirent ce qu'ils lui disoient toujours : il n'en fallut pas davantage pour lui rendre la liberté de son esprit : il s'éforça de plaire à Eugénie, & il y réussit.

Malgré le plaisir que j'avois de le voir, j'avois une vraie ~~impatience~~^{impatience & déception} que la visite finît, pour l'entendre louer tout à mon aise. Ai-je tort, dis-je à Eugénie, dès que nous fumes seules? Vous ne m'en feriez pas la question, répliqua-t-elle, si vous n'étiez assurée de ma réponse : il est vrai qu'il est aimable, & ce que j'estime bien davantage, il a l'air d'un honnête homme; & peut-être n'est-il qu'un bon Comédiens.

Ah ! m'écriai-je , cette pensée est bien injuste ! & vous êtes cruelle de me la présenter. Je fais, dit Eugenie, le personnage de votre raison. Quel malheur pour vous , si cet esprit , si ces graces , enfin si ces dehors séduisans cachoient des vices ! Il ne faudroit pas même de vices , de défauts dans l'humeur , de la légèreté , de l'inconstance suffroient pour vous rendre malheureuse. Non ! ma chère Eugenie , il n'a rien de

tout cela , lui dis-je en l'em-
brassant. Promettez-moi que
vous ne serez point contre
lui. Promettez-moi aussi ,
répondit-elle , de ne pren-
dre aucun parti sans mon
aveu , & de m'en croire sur
l'examen que je ferai de
votre Amant. Je lui pro-
mis tout ce qu'elle voulut ,
& je le promis de bonne-
foi. Croit-on courir quel-
que risque de laisser exa-
miner ce qu'on aime.

Voilà donc Barbasan é-
tabli dans mon parloir ; il

y passoit les journées presque entieres ; l'amour répandoit sur nos moindres occupations ce charme secret qu'il répand sur tout : & quand je ne le voyois plus , je subsistois de cette joie douce , dont il avoit rempli mon cœur.

Ma mere venoit me voir fort rarement : malgré ce que nous étions l'une à l'autre , nous ne nous tenions presque plus. Je ne pouvois être alors un objet d'ambition : mon bien pa-

roissoit trop médiocre pour faire un mariage brillant. Je n'étois donc qu'une grande fille, propre seulement à déparer une mère & à la vieillir : mes dispositions n'étoient pas plus favorables. Ce que mon père m'avoit dit ne me sortoit point de la tête.

La conduite de ma mère ne le justifioit que trop : ses liaisons avec le Marquis de N. dont je ne pouvois plus être le prétexte, commencerent à faire du bruit

dans le monde : elle avoit formé apparemment le dessein de l'épouser, dès qu'elle avoient espéré de devenir libre.

Quand le tems d'exécuter son projet fut venu, elle me tint de ces sortes de discours vagues, qui ne signifient rien, & qui mettent pourtant en droit de vous dire, je vous l'avois dit.

J'appris à quelques jours de-là, que le mariage étoit fait. Mon Tuteur eut ordre de m'en instruire : cet hom-

me qui avoit eu son éducation chez mon pere , & qui y avoit fait une espéce de fortune , m'aimoit comme si j'eusse été sa fille , & s'affligeoit d'un événement , qui , selon lui , me faisoit grand tort : mon insensibilité le consola , & surtout la ferme résolution où je lui parus de rester dans mon Couvent. Hélas ! elle ne me coûtait guère. Quel lieu plus agréable, que celui où je voyois ce que j'aimois !

Le

Le mariage de ma mere,
qui ne me touchoit pas pour
moi , me toucha ceperi-
dant par un autre endroit :
il me rappelloit la mort
de mon pere : ce pere
qui m'aimoit si tendrement,
l'avois-je assez pleuré ? Je
me reprochois , & je repro-
chois à Barbasan d'avoir
trop-tôt fêché mes larmes :
vous m'avez arraché , lui
disois-je , une douleur lé-
gitime. Que scâi-je , si vous
ne m'en donnerez point
quelque jour , que je devrai

I. Partie

O.

me reprocher ? Mon Dieu ! de quelle façon il me répondeoit ! quelles expressions ! quelle vivacité ! quelle douleur que je pusse me former des doutes ! il falloit pour arrêter ces plaintes lui demander pardon. Je le demandois avec un plaisir, que la douceur de me soumettre à ce que j'aimois & augmentoit encore.

J'avois dit à Eugénie que je me destinois à Barbasan ; mais je n'avois encore osé

le dire à lui-même. Le mariage de ma mère amena la chose naturellement. Après en avoir raisonné avec lui, je conclus que j'en étois plus libre : il baïssoit les yeux ; son air étoit tendre & embarrassé ; il n'osoit parler. Je vous entends, lui dis-je, entendez-moi aussi ; aurois-je reçu vos soins ? Vous aurois-je laissé voir ce qui se passe dans mon cœur ? La joie de Barbasan ne me permit pas de poursuivre : il tomba à

O ij

mes genoux : quels ravisse-
mens ! quels transports ! de
combien de façons il m'ex-
primoit sa reconnoissance !

Ce bonheur qui le ravis-
soit, étoit encore éloigné :
il falloit attendre que j'eusse
vingt-cinq ans, & je n'en
avois que vingt. Qu'im-
porte, dit Barbasan à Eu-
génie, qui voulut lui en
faire faire la réflexion ; je la
verrai, je l'aimerai, je lui
ferai soumis. En faut-il
davantage ? Vous éprouve-
rez mon cœur, me disoit,

il, j'en aurai plus de droit sur le vôtre. Hélas ! il n'en avoit pas besoin : une inclination naturelle, que loin de combattre, je cherchois même à fortifier, lui donnoit ce droit qu'il vouloit acquerir. Quel tems heureux que celui que je passois alors ! J'étois contente de ce que j'aimois ; & ce qui me flatoit encore plus, il l'étoit de moi.

Notre bonheur se soutint pendant quelques mois, mais il étoit trop parfait

pour pouvoir durer. La fortune commença à se déclarer contre moi par la grossesse de ma mère. J'allais tenir par-là à la famille de mon Beau-père. Il ne convenoit pas de me laisser maîtresse de ma destinée. Mon bien, tout médiocre qu'il étoit, excitoit ses désirs : il reviendroit aux enfans de ma mère, supposé que je pusse rester fille. Il falloit pour cela éloigner tous les mariages, & sur-tout celui de Barbasan.

Le Commandeur de Pierres, qui avoit pris beaucoup d'amitié pour moi, vint m'avertir qu'on me préparoit des traverses. Monsieur le Duc de N..., me dis-il, fçait vos liaisons avec Barbasan : il s'en autorisera pour exercer son pouvoir. Ne vous y trompez pas, ajouta-t-il, il peut très-bien obtenir un ordre, qui vous sépareroit de votre Amant, peut-être pour jamais.

Ce discours, qui me glaçoit de crainte, me fit voir

tout possible. Je résolus par le conseil du Commandeur , que je ne verrois Barbasan que rarement. La difficulté fut de l'y déterminer ; il se mocquoit de ma prudence, c'étoit se donner, disoit-il, le malheur qu'on me faisoit apprehender : il étoit d'ailleurs si indigné contre mon beau-pere , que j'eus besoin de toute mon autorité pour l'empêcher de faire quelque folie.

Il me dit à quelque tems de là que la nécessité de

termi-

terminer une affaire qui lui importoit, l'obligeroit de faire un petit voyage du côté de Chartres. La veille du jour où il avoit fixé son départ, nous eûmes une peine extrême à nous quitter. Barbasan revint deux ou trois fois de la porte ; il lui restoit toujours quelque chose à me dire.

Un Valet de chambre qui étoit auprès de lui depuis son enfance, m'apportoit tous les matins une lettre : je ne devois pas dou-

I. Partie.

P

ter qu'il ne vint le lendemain à l'heure ordinaire, puisque son maître devoit attendre son retour pour monter à cheval : je lui répétai cependant une infinité de fois, de ne pas manquer à me l'envoyer. Je me levai plus matin qu'à mon ordinaire. J'allai chercher Eugénie, uniquement pour lui parler du chagrin, où j'étois de ce que Barbasan seroit quelques jours absent.

L'heure où j'avois ac-

Coutumé d'attendre son homme n'étoit pas encore venue , que je m'impatissois de ce qu'il ne paroifsoit point. Ce fut bien autre chose , quand cette heure & plusieurs autres furent passées. Mon laquais que j'envoyai aux nouvelles , après s'être fait attendre deux autres heures , qui me parurent deux années , vint me dire qu'il n'avoit trouvé personne.

Je passai de cette sorte dans une agitation , qui ne

me permettoit pas d'être un moment dans la même place, une grande partie de la journée. Quelqu'un vint alors avertir Eugénie qu'on la demandoit à mon Parloir ; cette nouveauté achva de m'alarmer : j'y courus : j'y trouvai le vieux valet de chambre. Où est votre Maître, lui dis-je d'une voix tremblante ? Ah ! s'écria-t-il, tout est perdu....

Ces paroles qui me portèrent dans l'esprit les idées les plus funestes, furent les

seules que j'entendis. Je me laissai tomber sur ma chaise sans aucun sentiment. Eugenie vint à mon secours, & me fit porter dans ma chambre. Elle apprit de ce garçon que Barbasan n'avoit point paru le soir; qu'après l'avoir attendu toute la nuit, il avoit été le chercher dans les endroits où il pouvoit en apprendre des nouvelles; qu'à son retour dans la maison, il avoit trouvé un de ses amis, qui venoit l'avertir que

son Maître s'étoit battu contre le Marquis du Fresnoi, qu'il l'avoit tué sur la place, & qu'on ne sçavoit où il s'étoit refugié. Les soins que Beauvais, c'est le nom du valet de chambre, s'étoit donnés pour en sçavoir davantage, avoient été inutiles.

Ces nouvelles toutes affligeantes qu'elles étoient, ne laisserent pas, quand je les appris, de me donner de la consolation. La mort de Barbasan qui m'étoit

d'abord venue dans l'esprit ,
& qui avoit fait une telle
impression sur moi que je
fus plusieurs heures sans
connoissance , me fit regar-
der un moindre mal com-
me un bien ; mais lorsque
revenue de ma premiere
impression , je refléchis sur
cette avanture ; je fus dans
un état peu différent de
celui où j'avois été d'abord.

J'eus recours au Com-
mandeur de Piennes pour
avoir quelque éclaircisse-
ment. Il revint le même

jour, & malgré les ménagemens qu'il tâcha d'employer, il me perça le cœur par son récit.

Barbasan s'étoit retiré dans une maison de sa connoissance, & contoit en sortir la nuit pour prendre la poste : mais il avoit été arrêté dans le moment qu'il se disposoit à partir. Le Commandeur de Piennes ajouta qu'il alloit mettre tout en usage pour faire disparaître les témoins.

Que l'on juge, s'il est pos-

sible , quelle nuit je passai ! tout ce qu'il y a de plus noir, de plus tragique, se présentoit à mon imagination. Eugénie ne me quitta point , elle avoit trop d'esprit & de sentiment pour chercher à adoucir ma peine par de mauvaises raisons , elle s'affligeoit avec moi & me donnoit par là la seule consolation dont j'étois suscep-
tible.

Le Commandeur vint comme il me l'avoit promis ; son visage triste , son

air consterné porta la ter-
reur dans mon ame. On a-
voit plus de preuves qu'il
n'en falloit , les témoins
venoient de toutes parts.
Le nombre, ajouta le Com-
mandeur , est trop grand
pour qu'il puisse être vrai ,
leurs dépositions feront
confession , & nous ga-
gnerons du tems.

Quoique j'eusse pleuré tout
le tems que le Comman-
deur avoit été avec moi ,
sa présence , ses discours ,
m'avoient cependant un peu

soutenue : dès que je ne le vis plus, loin de conserver quelque espérance, je ne comprenois pas même que j'eusse pu en concevoir.

Cette nuit fut mille fois plus affreuse que toutes les précédentes ; je tressaillois d'horreur de ce qui pouvoit arriver. Cette idée faisoit une telle impression sur moi, que je ne pouvois même en parler à Eugénie. Je crois que je serois morte de prononcer les mots terribles d'échaffaut & de

boureau : ce que je fentois alors a laissé de si profondes traces ~~dans mon~~ ^{de l'} esprit, qu'après quarante ans je ne puis le penser & l'écrire sans émotion.

J'avois appris par le Commandeur de Piennes, que de mauvais discours tenus sur mon compte par le Marquis du Fresnoy avoient engagé Barbasan à l'appeler en duel. Cette circonstance n'ajoutoit cependant rien à ma douleur. Est-il besoin pour sentir les mal-

heurs de ce qu'on aime de deles avoir causés.

N'étois-je pas assez malheureuse ! Non, il falloit que j'eusse encore à trembler pour un danger plus prochain,

J'appris que Barbasan étoit malade à l'extrême, & qu'il refusoit tous les secours. Que faire ? Aller lui dire moi-même qu'il me donnoit la mort. Le Commandeur & Eugénie s'opposerent de toutes leurs forces à cette résolution :

mais ils me virent dans un
si grand désespoir, qu'ils se
trouverent forcés d'y con-
sentir, & même de m'aider.

Le Commandeur enga-
gea une Dame de ses amies
qui avoit soin des prison-
niers, de me mener avec
elle. Il m'annonça sous un
faux nom, & me supposa
proche parente de Barba-
fan. On devoit me venir
prendre le lendemain ma-
tin. Jamais nuit ne me pa-
rut si longue; j'en contois
les minutes, & comme si

ma diligence eût avancé le jour , j'étois prête plusieurs heures avant que le Commandeur fût venu.

Nous allâmes ensemble ; ma tristesse paroissoit si profonde , il y avoit en ma personne une langueur si tendre , que la Dame fut d'abord au fait des motifs de ma démarche. Elle n'en fut que plus disposée à me servir. Les femmes en général ont toujours de l'indulgence pour tout ce qui porte le caractère de ten-

184 *Les Malheurs*
dresse, & les Devotes en
font encore plus touchées
que ~~les autres.~~ Celle - ci
avoit de plus pour prendre
part à mes peines, le sou-
venir d'un Amant que la
mort lui avoit enlevé.

Je parvins bien cachée
dans mes coëffes jusqu'à
une chambre ou plutôt un
cachot, qui ne recevoit
qu'une foible lumière d'une
petite fenêtre très-haute &
grillée avec des barreaux de
fer, qui achévoient d'inter-
cepter le jour. Barbasan
étoit

étoit couché dans un mauvais lit, & avoit la tête tournée du côté du mur. La Dame s'assit sur une chaise de paille, qui compo-
soit tous les meubles de cer-
te affreuse demeure.

Après quelques moments & quelques mots de confor-
tation au malade, elle se leva pour aller visiter d'autres prisonniers, & me laissa seule auprès de lui. Il s'é-
toit mis sur son séant pour remercier la personne qui lui parloit. J'étois debout.

I. Partie.

Q

devant son lit, tremblante ;
éperdue, abîmée dans mes
larmes, & n'ayant pas la
force de prononcer une
parole. Barbasan fixa un
moment les yeux sur moi
& me reconnut. Ah ! Ma-
demoiselle, que faites-vous,
s'écria-t-il ?

Les larmes qu'il voulut
envain retenir, ne lui per-
mirent pas d'en dire da-
vantage. Les moindres cho-
ses touchent de la part de
ce qu'on aime, & l'on est
encore plus sensible dans les

tems de malheur. Ce titre de *Mademoiselle*, qui étoit banni d'entre nous, me frappa d'un sentiment douloureux. Je ne suis donc plus votre Pauline, lui dis-je, en lui prenant la main, & en la lui serrant entre les miennes ? Vous voulez mourir, vous voulez m'abandonner.

Sans me répondre, il baisoit ma main, & la mouilloit de ses larmes. A quel bonheur, dit-il enfin, faut-il que je renonce ? Oubliez-moi, poursuivit-il,

Q ii

en poussant un profond
soupir ; oui, je vous aime
trop, pour vous demander
un souvenir qui troubleroit
votre repos. Ah ! m'écriai-
je, à travers mille sanglots,
par pitié pour moi, mon
cher Barbasan, conservez
votre vie ; c'est la mienne
que je vous demande. Hé-
las ! ma chère Pauline, repli-
qua-t-il, songez-vous à la
destinée qui m'attend ? Son-
gez-vous que je vous perds,
vous que j'adore ; vous qui
seule m'attachez à la vie ?

Qu'importe après tout , continua-t-il , après s'être tu quelque moment , de quelle façon je la finisse ; je vous aurai du moins obéi jusqu'au dernier moment .

La Dame avec qui j'étois venue , rentra : elle ayant fait apporter un bouillon ; je le présentai à Barbasan ; il le prit en me serrant la main : nous n'étions ni l'un ni l'autre en état de parler , nos larmes nous suffoquaient . Hélas ! je pensai dans ce moment , que nous nous

voyions peut-être pour la dernière fois.

Ma Dévote, à qui je faisais pitié, baissa elle-même mes coëffes, me prit sous le bras, m'entraîna hors de cette chambre, & me fit monter dans son carrosse. Nous fimes en silence le chemin, jusqu'chez elle, où le Commandeur de Piennes & ma Femme de chambre m'attendoient. La fièvre me prit dès la même nuit avec beaucoup de violence. Je fus à mon tour

pendant plusieurs jours entre la vie & la mort : mon mal, tout grand qu'il étoit, ne prit rien sur le sentiment dominant. Uniquement occupée de Barbasan, j'en demandois des nouvelles à chaque instant.

Eugénie ne quittait le chevet de mon lit que pour s'en informer : elle ne me disoit que ce qui lui paroifsoit propre à calmer mes inquiétudes, & elle ne les calmoit point : je me faisois des sujets d'alarmes d'un

geste, d'un mot, d'un air un peu plus triste que j'apercevois _{www.libtool.com.cn} sur son visage; enfin après quinze jours, j'eus la certitude de la guérison de Barbasan. La mienne en dépendoit. Mais dès que je n'eus plus à craindre les suites de sa maladie, je repris toutes mes alarmes sur sa malheureuse affaire. La prison où je l'avois vu, augmentoit encore ma sensibilité & mon attendrissement.

Le Commandeur de Piennes

Plennes y mit le comble
par ce qū il vint m'appren-
dre. www.libisot.com.cn La procédure étoit
poussée avec une vivacité,
qui décelloit un ennemi se-
cret ; cet ennemi étoit mon
indigne beau-pere. On
comprend sans que je le
dise, les raisons qu'il avoit
de haïr Barbatan. Je m'é-
tonné encore comment je
n'eus pas sur le champ,
quand le Commandeur
m'annonça cette affreuse
nouvelle. Il n'y a d'autre
ressource, me dit-il, que de

I. Partie.

R

gagner le Geolier & de faire sauver Barbasan.

L'argent en étoit le seul moyen. Celui que mon pere m'avoit laissé, pouvoit-il être mieux employé? Je remis au Commandeur une somme très - considérable, & quoiqu'il ne cessât de me repéter qu'il y en avoit beaucoup plus qu'il ne falloit, je voulois à toute force y ajouter encore. Je croyois m'assurer mieux par - là de la liberté de Barbasan, & au milieu de mes douleurs,

je sentois une secrete satisfaction de ce que je faisois pour lui. J'attendois le succès de la négociation comme l'arrêt de ma vie ou de ma mort.

Un petit billet du Commandeur m'apprit que tout se disposoit selon mes souhaits, il vint me l'apprendre lui-même, le Geolier étoit gagné ; mais il exigeoit que ses enfans aussi bien que lui, suivissent le prisonnier, & qu'on leur assurât de quoi vivre dans

les pays étrangers. Cet article étoit aisé, non-seulement www.libtool.com.cn j'aurois vuide mon porte-feuille, mais j'aurois donné tout ce que j'avois au monde.

Barbasan ne sçavoit enco-
re rien des mesures que l'on
prenoit; le fils du Geoffer
qui lui portoit à manger,
se chargea de les lui appren-
dre. Ce n'étoit point assez
d'assurer sa liberté, il falloit
lui préparer des secours dans
le lieu, où il se retireroit.
Nous nous étions détermi-

nés pour Francfort ; un moindre éloignement n'eût pas suffi pour ~~pour l'heure de mon~~ calmer mon imagination. Le Commandeur de Piennes prit des lettres de change sur un fameux Banquier de cette Ville. Je les enfermai dans un paquet, qui devoit être rendu à Barbasan à son arrivée ; je voulois, s'il étoit possible, qu'il ignorât qu'elles vinssent de moi, & attendre pour le lui apprendre, un temps plus heureux.

Tous les arrangements

R ij

étoient faits, & le jour marqué pour la fuite, qui devoit s'exécuter ~~www.illustration~~ sur le minuit. J'attendis toute la nuit, avec une impatience & un faisiflement que je laisse à imaginer, le signal dont le Commandeur & moi étions convenus : le jour vint sans que j'eusse rien appris. Le Commandeur chez qui j'avais envoyé plusieurs fois, vint enfin me dire que le fils du Géolier étoit absent pour deux fois vingt-quatre heures, que son pere vou-

soit absolument l'attendre.

Voilà donc encore ma vie attachée au retour de ce fils. Il n'y avoit pas un moment à perdre. Le Jugement devoit être prononcé dans trois jours. Quoique le Commandeur ne me dît que ce qu'il ne pouvoit empêcher de me dire, je ne voyois que trop de quoi il étoit question : j'étois moi-même sur l'échaffaut, & je ne crois pas possible que ceux qui y sont effectivement, soient dans

un état plus déplorable
que celui où je passai la
nuit. www.libtool.com.cn

La joie succéda à ~~tant~~
de douleur, quand j'appris
à sept heures du matin, par
un billet, que tout avoit
réussi, & que Barbasan étoit
en sûreté; je baisois ce ~~cher~~
billet; j'embrassois Eugé-
nie; je me jettois à genoux
pour remercier Dieu, avec
des larmes aussi douces que
celles que j'avois répandues
auparavant étoient amères.
Barbasan m'écrivit de la

ceste. Quelle lassé ! que d'abstinenç que de recon-
nissance ! que de protesta-
tions ! elle m'a été payée de
mille fois plus que de ce
que j'avois fait.

J'avois un cœur avec le-
quel je ne pouvois être long-
tems tranquille. Je com-
mencai à m'affliger de ce
que nous étions séparés
peut-être pour toujours : il
ne pouvoit revenir dans le
Royaume. Le projet d'aller
le rejoindre me paroisoit aussi
difficile, qu'il m'avoit paru

aisé, quand j'en avois formé d'abord la résolution : Il falloit, pour l'exécuter, que j'eusse atteint mes vingt-cinq ans. Que scavois-je, si je ne trouverois point de nouveaux obstacles.

Ces différentes pensées m'occupoient sans celle, & me jettoient dans une tristesse, dont l'amitié d'Eugénie s'allarmoit. Quel cœur que le sien ! jamais dégoût, jamais d'impatience : elle écoutoit avec la même attention, avec le

même intérêt, ce que je lui avois déjà dit mille fois : de grands services courtent moins à rendre & prouvent moins, qu'une pareille conduite : on est payé par l'éclat qui les accompagne ordinairement ; mais cette tendresse compatissante n'a de récompense, que le sentiment qui la produit.

Divers prétextes, dont je m'étois servie depuis la malheureuse avanture de Barbasan, m'avoient laissé la liberté de rester dans mon

Couvent. Ma mère n'y é-
goit point venue ; j'en-
voyois régulièrement sca-
voir de ses nouvelles ; on
répondoit qu'elle se por-
toit bien, & que sa grossesse
ne lui permettoit pas de
sortir. Comme elle ne me
faisoit point dire d'aller
chez elle, je jugeai que
mon Beau-père ne vouloit
pas qu'elle me vît : on vint
un matin m'avertir qu'elle
étoit prête d'accoucher ; on
ajouta qu'elle me deman-
doit : je sortis au plus vite :

je trouvai en arrivant les domestiques en larmes: sans oser les questionner, je m'acheminois vers son appartement, quand une femme de chambre vint à moi, en poussant de grands cris. Ah! Mademoiselle, me dit-elle, où allez vous? Vous n'avez plus de mère.

Je ne puis exprimer ce que je sentis dans ce moment; la révolution qui se fit en moi, tous les torts que j'avois trouvés à ma mère, tout ce que mon

pere m'avoit laissé penser,
tout ce que sa conduite, à
mon égard, avoit eu de re-
prochable, tout cela dispa-
rut, & ne me laissa que le
souvenir des tendresses
qu'elle m'avoit marquées
dans mon enfance. Je fus vé-
ritablement touchée : mon
Tuteur qui étoit dans la
maison, m'emporta malgré
moi dans le carrosse qui
m'avoit amenée, & me re-
mit entre les mains d'Eugé-
nie. Ce nouveau malheur
renouvela toutes mes dou-

Leurs ; c'est un aliment pour un cœur qui en est déjà rempli, il semble qu'on trouve une espèce de soulagement à voir croître ses peines.

Mon Beau-pere , dans l'intention de s'assurer des biens considérables , avoit sacrifié la vie de ma mère , pour sauver l'enfant dont elle étoit grosse , & y avoit réussi : son fils vécut : il fallut régler nos partages : je n'aurois pas dû faire de grâce , mais par respect pour la

mémoire de ma mère, je
cédai tout ce qu'il voulut.

Le temps, il fait l'avouer,
& un temps assez court, sé-
cha mes larmes. Ma ten-
dresse pour Barbasan, qui
dominoit sur tous mes fen-
êtres, me fit bientôt trou-
ver la consolation, dans la
pensée que j'étois devenue
libre, & en état de disposer
de ma main: j'eus d'ailleurs
une persécution à échuyer,
qui produisit naturellement
de la distraction.

Le Marquis de Crevant
avoit

avoit perdu son pere peu de jours avant la mort de ma mere : il m'avoit de bonne foi ; son amour avoit tenu bon contre mes rigueurs , & avoit produit en lui ce qu'il produit toujours, quand il est véritable ; il lui avoit donné des raseurs , & l'avoit corrigé des airs & des ridicules attachés à la qualité de Petit-Maître. Dès que la mort de son pere le laissa libre , il vint m'offrir sa fortune & sa main. Eugénie & le Commandeur vou-

I. Partie.

S

un état plus déplorable
que celui où je passai la
nuit. www.libtool.com.cn

La joie succéda à sang
de douleur, quand j'apris
à sept heures du matin, par
un billet, que tout avoit
réussi, & que Barbasan étoit
en sûreté; je baisois ce cher
billet; j'embrassois Eugé-
nie; je me jettois à genoux
pour remercier Dieu, avec
des larmes aussi douces que
celles que j'avois répandues
auparavant étoient amères.
Barbasan m'écrivit de la

de l'Amour. 211
n'est qu'ce m'a-t'il fait ? Est-il
coupable, parce qu'il est
malheureux ? J'irai, s'il le
faut, vivre avec lui dans un
désert.

Cette idée, qui flattoit la
tendresse de mon cœur,
s'affermissoit encore dans
mon esprit, par le plaisir de
me trouver capable d'une
action, qui se peignoit à moi
comme généreuse. Dès ce
moment je formai une fer-
me résolution d'aller le join-
dre. Les représentations du
Commandeur & d'Eugénie

S ij.

212 *Les Malheurs*
furent inutiles. Le Marquis
de Crevant fut congédié.

Cependant il y avoit plus
d'un mois que je n'avois eu
de nouvelles de Barbasan :
j'allai me mettre dans la tête
qu'il avoit en conngissance
du dessein du Marquis de
Crevant, & qu'il en étoit
jaloux : l'impatience de me
justifier vint encore accrâ-
tue celle que j'avois de par-
ti. Les apprêts de mon
voyage furent bientôt faits.
Je dis que j'allais avec mon
tuteur, que j'avois d'avance

mis dans mes intérêts, voir une Terre, qui composit tout le bien qu'on me con-
naissoit, et que je n'eust pas de mal

· Nous eusmes des passe-
ports sous le nom d'un Sei-
gneur Allemand. Dès que
je fus au premier étage, Fan-
chen, c'étoit le nom de ma
Femme de chambre, &c
moi, prîmes des habits
d'homme. Comme j'étois
grande & bien faite, c'eût é-
gaissement une convenoit
j'étois encore plus belle
qu'avec mes habits ordina-

res ; mais je paroissois si jeune, que ma beauté, la délicatesse de mon teint, & la finesse de mes traits me blessoient point de la vraisemblance.

Après dix jours de marche, & plusieurs petites avantures, qui ne méritent pas d'être dites, nous arrivâmes à Francfort à huit heures du soir. Nos Rostillons à qui j'avois fait dire que je ne voulois point aller dans un Cabaret, nous menèrent chez une Françoise

qui louoit des appartemens. A peine étois-je dans le mien, que je m'informai à elle de Barbasan. J'avois forcé les postes, pour le voir dès ce soir-là. Vraiment, me dit-elle, je viens de le rencontrer qui rentroit chez lui avec Madame ; & tout de suite, c'est celui-là qui est un bon mari.

Suivant l'usage de ces sortes de gens, elle me conta, sans que je le lui demandasse, tout ce que l'on disoit des avarures de Bar-

basan. Hélas ! j'étois bien éloignée de pouvoir lui faire des questions; les noms de *mari* & de *femme* m'avoient frappée comme un coup de foudre, dès qu'elle les eut prononcés. Mon Tuteur & ma Femme de chambre , plus tranquilles que moi , prirent ce triste soin. Elle leur dit que M. de Barbasan avoit fait connoissance avec sa femme , dans le tems qu'il étoit pifonnier ; qu'elle avoit exposé la vie de son pere , qui étoit

Étoit le Geolier , celle d'un frere & la sienne propre pour le sauver ; que pour payer tant d'obligations , Monsieur de Barbasan l'a-
voit épousée , & qu'elle é-
toit grosse .

J'étois pendant ce terri-
ble récit , dans un état plus
aisé à imaginer qu'à décri-
re . Fanchon , qui voyoit
par les changemens de mon
visage , ce qui se passoit en
moi , congédia notre Hô-
tesse , & pour me donner

I. Partie. T

218. *Les Malheurs*
plus de liberté, renvoie
aussi mon Tuteur.

Il ne m'aime donc plus,
disais-je en répandant un
torrent de larmes ? Que lui
ai-je fait, pour n'être plus
aimée ? J'expose ma répu-
tation, j'abandonne ma Pa-
trie, & tout cela pour un
ingrat. Mais, Fanchon,
crois-tu qu'il le soit ? Crois-
tu que je sois effacée
de son souvenir ? Voilà
donc pourquoi je ne reco-
vois plus de ses lettres.
Hélas ! je le croyois jaloux.

Ce sentiment n'est plus pour moi.

Toute la nuit se passa dans de pareils discours : je voulois le voir , lui reprocher son ingratitude , l'attendrir par mes larmes , & l'abandonner pour jamais. Il me passoit aussi dans la tête de lui faire remettre le bien , que j'avois apporté. Je voulois , à quelque prix que ce fut , me faire regretter. C'étoit la seule vengeance , dont j'étois capable contre mon ingrat.

Tij

Mon Tuteur, qui n'entendoit rien à toutes ces délicatesse^s, s'opposa à ce projet, & me conserva malgré moi, ce qui me restoit du porte-feuille de mon père.

Il n'y avoit pas à hésiter sur le parti, que j'avois à prendre. Je pouvois, en me montrant promptement à Paris, dérober la connoissance de la folle démarche, que j'avois faite. Mon Tuteur qui s'étoit repenti plus d'une fois de sa complaisance, me repré-

sentoit la nécessité de ce prompt retour : je la sentois comme lui ; mais il falloit m'éloigner pour jamais de Barbasan , de ce Barbasan que j'avois tant aimé , qu'au mépris de toutes sortes de bienféances j'étois venu chercher si loin. Comment partir sans le voir ! ne fût-ce même que de loin. Comment résister à la curiosité de voir ma Rivale , & renoncer à l'espérance de ne la pas trouver telle qu'on me l'avoit dépeinte ?

Mon Hôtesse, sans s'informer des mons de ma curiosité, me mena à une Eglise, où tout le beau monde alloit à la Messe. Je me placai de maniere que je pouvois voir ceux qui entroient.

Me voilà dans mon poste avec une palpitation qui ne me quitta point, & qui augmentoit toutes les fois que j'entendois arriver quelqu'un. Celle qui me causoit tant de trouble, parut enfin : je ne la trouvai que

trop propre à faire un infidèle. Loin que la jalouse, dont j'étois animée, diminuât ses agréments ; il sembloit que pour augmenter mon supplice, elle y ajoutoit encore. Je n'ai jamais vu de physionomie plus intéressante, tant de grâces, tant de beauté ; jo intes à la fraîcheur de la première jeunesse, & à l'air le plus doux & le plus modeste. Elle tournoit la tête à tout moment, pour voir, à ce que je jugeai, si Barbasan

T iiij

la suivoit : il ne tarda pas : elle lui dit quelque chose à l'oreille, il répondit par un fouris, quiacheva de me désespérer.

Comme je n'étois pas éloignée du lieu où ils étoient , il m'apperçut : ses yeux resterent assez long-tems attachés sur mon visage ; il les baissa ensuite , & je crus m'appercevoir qu'il soupiroit : il me regarda de nouveau avec plus d'atten-
tion : après ce second exa-
men , je le vis sortir de l'E-

glise : si j'en eusse eu la force,
je l'aurois suivi dans mon
premier mouvement , mais
les jambes me trembloient
au point que je fus contrain-
te de rester où j'étois.

Que de réflexions sur
ce qui venoit de se passer !
il m'avoit reconnue sans
doute. Etoit-ce la honte de
paroître devant moi , après
sa trahison; étoit-ce la crai-
nte de mes justes reproches
qui l'avoient déterminé à
me fuir ? Cette crainte l'a-
roit-elle emporté , si quel-

que chose lui eût encore parlé pour moi ? Je sentois dans ces moments que le plus faible repentir, le plus léger pardon, m'eût tout fait oublier : peut-être l'aurois - je demandé moi-même. Je me croyois presque coupable de ce qu'il ne m'aimoit plus. L'effet que cette pensée produisit en moi, paroîtra incompréhensible à ceux qui n'ont jamais eu de véritable passion.

Ma réputation exposée,

la trahison dont on payoit
ma tendresse , ce mariage
qui meuroit une barriere in-
surmontable entre nous ,
ne faisoient presque plus
d'impression sur moi. Tout
étoit couvert par cette dou-
leur déchirante, que je n'é-
tois plus aimée. Je voulois
du moins avoir la triste
consolation de répandre
des larmes devant lui.

Mon Tuteur fut char-
gé de l'aller chercher , de
ne rien oublier pour l'a-
mener , de ne pas crain-

dre d'employer les prières les plus capables de l'y engager : il ne le trouva point chez lui : il y retourna plusieurs fois : il apprit enfin qu'il étoit monté à cheval au sortir de l'Eglise, & qu'on ne sçavoit quelle route il avoit prise.

Dès que nous sommes malheureux, tous ceux qui nous environnent, prennent de l'empire sur nous. Mon Tuteur, ma femme de chambre même, se croyoient en droit de me parler avec

autorité. Sans m'écouter , sans égard aux prières que je leur faisois d'attendre encore quelques jours , ils m'obligèrent à partir sur le champ ; & pour rendre mon absence aussi courte qu'il étoit possible , on me fit faire la plus grande diligence .

Me voilà revenue à Paris & dans les bras de ma chère Eugénie. Ce prompt retour , la douleur où elle me vit plongée , mes larmes & mes sanglots lui firent juger que Barba-

fan étoit mort. Les consolations qu'elle cherchoit à me donner, m'apprirent ce qu'elle pensoit : je n'avois pas la force de la défausser : j'avois honte pour Barbasan, & pour moi, de dire qu'il m'avoit trahie, abandonnée ; mon cœur répugnoit aussi à parler contre lui.

Je sentois une peine extrême à lui faire perdre l'estime d'Eugénie : à le lui montrer si différent de ce qu'elle l'avoit vu jusques-là.

Malgré mes répugnances, il fallut tout avouer. Quelle fut la surprise, & l'indignation de mon amie ! quel mépris pour Barbasan ! quelle pitié, mêlée de colère, de me trouver encore de la sensibilité pour un ingrat, pour un scélérat, pour le dernier des hommes !

Ménagez ma faiblesse, lui disais-je, puisque vous la connaissez : épargnez un malheureux : hélas ! peut-être a-t-il fait autant d'efforts pour m'être fidèle, que

j'en fais pour cesser de l'aimer. Plus vous cherchez à diminuer son crime, répondit Eugénie, plus vous me le rendez odieux : le dépit devroit vous guérir ; la raison le devroit encore mieux ; mais le dépit est un nouveau mal, & la raison est bien tardive : je voudrois que vous cherchassiez de la dissipation : je voudrois que votre amour propre trouvât des dédommagemens : vous ne le croiez pas, ajoûta-t-elle, mais contez sur ma parole qu'il

qu'il fait une partie de votre douleur. J'étois effectivement bien éloignée de le penser. La terre entière, à mes genoux ; ne m'auroit pas dédommagé du cœur que j'avois perdu.

Ces dissipations, qu'on me conseilloit, & que je n'aurois jamais cherchées, vinrent me trouver malgré moi. Mon beau-père, que sa prodigalité mettoit dans un besoin continual d'argent, & qui n'étoit arrêté par aucun scrupule sur les

I. Partie.

V

moiens d'en acquérir, ne voulut point s'en tenir à l'accommodelement que nous avions fait; il fallut entrer en procès: le sentiment dont j'étois animée contre lui (car je le regardois avec raison, comme l'auteur de mes malheurs) me donna une vivacité & une suite que l'intérêt n'auroit jamais pu me donner. Je fçus bientôt mon affaire mieux que mes Avocats.

La beauté ne produit pas toujours l'amour, mais elle

nous rend toujours intéressantes pour les hommes, même les plus sages; la miènne n'e^tre donnoit un accès facile auprès de mes juges, & ajoutoit un nouveau poids à mes raisons: elle fit encore plus d'impression sur M. le Président d'Hacqueville, l'un des plus accrédités par sa naissance, par sa place, & surtout par l'estime qu'il s'étoit acquise; il me déclarer^a à la troisième ou quatrième visite que je lui rendis, qu'il ne

V ij

pouvoit plus être de mes
Juges : ne m'en demandez
point la raison , ajoûta-
t-il , je n'oserois vous la
dire ; je me borne à sou-
haiter que vous daigniez la
deviner.

Mon embarras lui fit voir
que je la devinois. Nous
gardions tous deux le si-
lence , quand mon Avo-
cat , qui s'étoit arrêté avec
quelqu'un dans la chambre,
entra dans le cabinet : sa
présence fit également plai-
sir à M. d'Hacqueville & à

moi, car son embatras étoit égal au mien, mais il se remit assez promptement : je ne serai pas, lui dit-il, des www.librairie-digital.com Juges de Mademoiselle, je veux la servir plus utilement : venez demain au matin, & m'apportez ses papiers; nous irons ensuite rendre compte à Mademoiselle de ce que nous aurons fait.

Je sortis sans avoir prononcé une parole. Ne craignez point, me dit le Président, en me donnant la

main, de recevoir des services dont je ne demande, & dont je n'attends d'autre récompense, que la satisfaction de vous les rendre.

Eugénie à qui je contaï mon avanture, ne la prit pas aussi sérieusement que je la prenois : que voulez-vous, lui disois-je, que je fasse d'un Amant ? Je veux, me répondoit-elle, que vous en fassiez votre vengeur ; que vous vous affubliez de sa passion : que ferez-vous ? Il vous plaira

peut-être : vous connaissez sa figure, son esprit est bien au-dessus : ~~c'est par son mérite~~ plus encore que par sa naissance, qu'il est parvenu à la charge de Président à Mortier, dans un âge où l'on est à peine connu dans les places subalternes : le cœur me dit qu'il est destiné pour mettre fin à votre Roman.

Hélas ! elle étoit bien loin de deviner ; on verra, au contraire, que je n'en fus que plus malheureuse.

Sous prétexte de mes affaires, le Président d'Ha-
queville me voioit presque
tous les jours : ses foins &
son assiduité me parloient
seuls pour lui : d'ailleurs,
pas un mot, dont je pusse
prendre droit de lui défen-
dre de me voir. Tant d'at-
tention, tant de respect au-
roient dû faire sur moi une
impression bien différente
de celle qu'ils y faisoient :
ils me rappelloient sans
cesse le souvenir de Barba-
fan ; c'étoit ainsi qu'il m'a-
voit

voit aimée : il ne m'aimoit plus, & je soupirois avec une extrême douleur.

Eugénie me reprochoit souvent ma foiblesse : comment, me disoit-elle, pouvez-vous conserver cette tendresse pour quelqu'un que vous ne scauriez estimer ? L'estime, repliquoient-je, ne fait pas naître l'amour, elle sert seulement à nous le justifier à nous-mêmes : j'avoue que je n'ai plus cette excuse à donner à ma foiblesse ; mais je n'en suis que

plus malheureuse : ayez pitié de moi, ma chère Eugénie, ajutois-je, que voulez-vous, je ne puis être que comme je suis.

Après quelques mois, elle & le Commandeur de Piennes me parlerent plus clairement. Mes affaires étoient toutes terminées à mon avantage, & je devois aux soins du Président d'Hacqueville la justice qu'on m'avoit rendue, & la tranquilité dont j'aurois pu jouir, si mon cœur avoit

étré autrement fait. Il n'y avoit plus moyen de recevoir assidument ^{www.libtool.com.cn} des visites, dont les prétextes avoient cessé. J'étois embarrassée de ledire à M. le Président d'Ha- queville, je voullois qu'Eugénie & le Commandeur en prissent la commission. Il nous en a donné une bien différente, répondit le Com- mandeur ; il veut vous épouifer, & pour vous laisser la liberté de répondre sans aucune contrainte, il nous a priés de vous en faire la

proposition ; & tout de suite ils me dirent l'un & l'autre que j'étois trop jeune & d'une figure, qui m'exposoit à trop de périls, pour rester fille. Mon Beau-pere encore aigri par le mauvais succès de son Procès, pouvoit m'attirer quelques nouvelles persécutions. Mon aventure n'étoit pas entièrement ignorée, & me faissoit une espèce de nécessité de changer d'état. Eugénie ajouta, quand je fus seule avec elle, que je

devois me craindre moi-même , que la tendresse que je conservois pour le Comte de Barbasan, la faisoit trembler : s'il revenoit , me dirait-elle , vous n'attendriez pas même pour lui pardonner , qu'il vous demandât pardon. Eh bien , dis-je , je prendrai le Voile. Vous voulez donc , répondit-elle , parce que Barbasan est le plus indigne de tous les hommes , vous enterrer toute vive. Croyez-moi , ma chère fille , ces sortes

de douleurs passent & laissent place à un ennui peut-être plus difficile à soutenir que la douleur. Je vous ai souvent promis de vous conter les malheurs, qui m'ont conduite ici. Il faut vous tenir parole. Peut-être en tirerez-vous quelque instruction : vous apprendrez du moins, par mon exemple, qu'il y a des malheurs bien plus grands, que ceux que vous avez éprouvés.

Ce qu'elle m'apprit de ses Avantures me fit tant

d'impression , que pour avoir la satisfaction de les relire , je la ~~www.17100.com~~ priai de consentir que je les écrivisse ; & c'est ce que j'ai écrit que je donne ici ,

Fin de la première Partie,

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

Maggs Bros. Ltd.

26.5.1988

[ZAH.]

874004

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

LS 2v
314

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn



